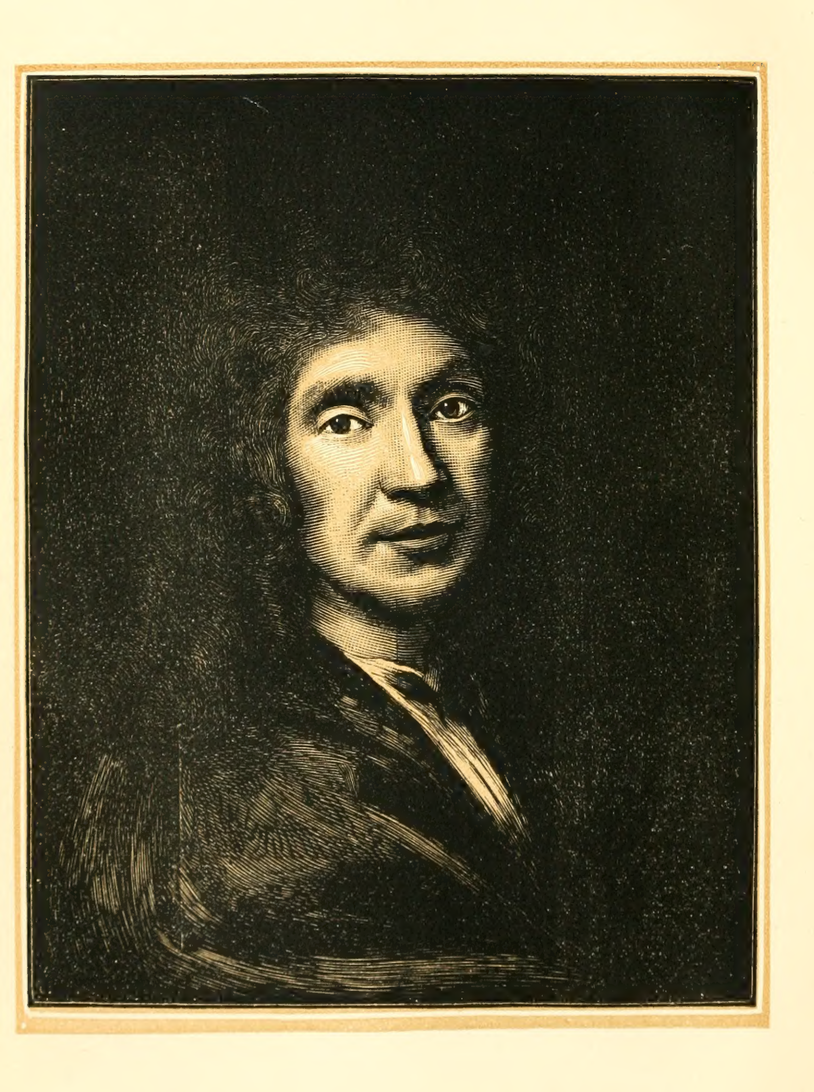
LE MISANTHROPE

MDCLXVII

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1138



J-B. P. DE MOLIÈRE

LE

MISANTHROPE

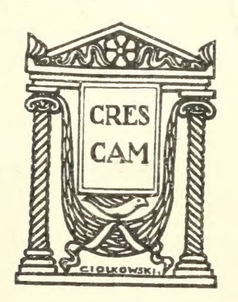
COMÉDIE

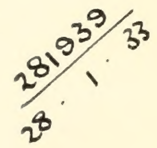
PUBLIÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX
AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

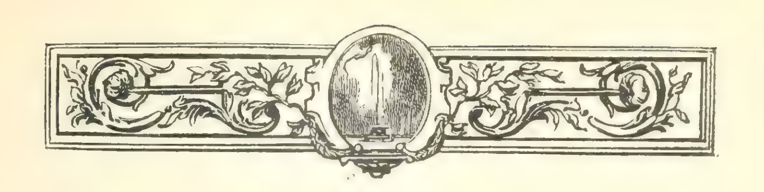
AD. VAN BEVER

ÉDITION ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR D'APRÈS MIGNARD ET DE COMPOSITIONS DESSINÉES PAR A. GÉRARDIN ET M. DE BECQUE, GRAVÉES SUR BOIS PAR P. BAUDIER ET G. AUBERT





PARIS
GEORGES CRÈS & Cie
LE THÉATRE D'ART
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116
MCMXXIII



PRÉFACE

Louis Racine, *dans ses* Mémoires, *rapporte que le lendemain de la première représentation du* Misanthrope *qui, ajoute-t-il, fut assez malheureuse, un quidam crut faire plaisir à Jean Racine, son père, en lui annonçant que cette comédie était tombée. " J'y étais ", disait l'homme pour donner plus de poids à son affirmation. Et le grand poète de lui répondre : " Vous y étiez, et je n'y étais pas ; cependant, je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. Retournez-y et examinez-la mieux. " Cette anecdote est typique. Bien que l'on ait contesté l'opinion qui, peu après, se répandit que* Le Misanthrope *avait subi un échec, il est certain que l'œuvre fut reçue sans enthousiasme, le public paraissant déconcerté par l'originalité même de celle-ci. Il n'est point, certes, d'époque, ni d'heure déter-*

minée, pour la consécration des chefs-d'œuvre, et Le Misanthrope *nous paraît rentrer dans l'ordre de ces ouvrages que les générations découvrent plus encore qu'elles ne se les transmettent ; néanmoins, on s'étonnera de constater combien la fortune fut singulière à cette production du génie. C'est, sans doute, vouloir se préparer à une forte déception que de rechercher les commentaires qu'elle inspira. Depuis plus de deux siècles et demi que cette pièce a été créée, qu'avons-nous appris qui nous permette d'en découvrir le sens intime, et que sait-on de la tradition qu'elle représente? Loin de vouloir mettre en valeur tels passages obscurs que le temps a rendus plus énigmatiques encore, telles particularités propres aux personnages et aux mœurs exposés, il semble qu'on ait pris à tâche trop souvent d'en dénaturer et l'esprit et la lettre. C'est à se demander si toute création humaine ne vaut uniquement que par l'interprétation qu'on nous en propose, et si elle n'apparaît durable que grâce à l'obscure collaboration de la foule et de son créateur. Quelle unanimité de jugement, quelle leçon de bonne foi et d'équilibre exiger, après cela, de nos contemporains, à propos d'œuvres nouvelles, quand un ouvrage aussi classique que l'est* Le Misanthrope, *réunissant les suffrages de toute la critique, attend encore l'exacte compréhension de ceux qui se flattent de mieux nous le faire entendre? On ne saurait le contester aujourd'hui, non seulement Alceste offre à nos yeux un des rôles franchement comiques du répertoire, mais la pièce présente elle-même, un tableau des plus risibles qui soient, digne*

pendant de ces scènes de mœurs en lesquelles excelle la verve burlesque de Molière. Il n'y a pas, à proprement parler, tant de différence qu'on l'a cru entre cette comédie et celle dite du « Fagotier », (entendez par là : Le Médecin malgré lui*) qui accompagna dans les premiers temps, sur l'affiche,* Le Misanthrope*, et c'est sans doute, se porter garant d'une vérité banale que d'assurer qu'aucune de ces deux œuvres ne pouvait subsister sans l'autre.*

Molière, a-t-on dit, joua ce rôle comme tous ceux de son répertoire, avec ses roulements d'yeux, ses contorsions et son hoquet. Personnage ridicule, soit ! mais d'une sympathie si communicative, et que le jeu savamment étudié de son créateur rendait humain avec simplicité. On a parlé de l'énigme d'Alceste. Le mot n'a jamais eu de valeur que pour ceux qui saisirent mal, ou bien contestèrent le véritable dessein du poète. Enigme du génie, suivant l'expression de Victor Cousin, lequel ne savait pas si bien dire. Une telle œuvre avait de quoi plaire aux gens de goût et à ce monde de la Cour qui formait alors toute la société, mais son vrai succès lui vint, croyons-nous, d'un tout autre public, en lequel se recrutaient les amateurs de la farce italienne et les bourgeois de la rue Saint-Denis. S'il est peu douteux que le caractère de l'ouvrage s'est perdu, reconnaissons que c'est moins à raison de l'épreuve des années, que parce qu'on voulut l'adapter au goût du jour. Nous avons de nombreuses preuves de ce que nous avançons là; il n'est pas nécessaire de les exposer ici pour montrer la distance qui

sépare le Français d'aujourd'hui de l'« honnête homme » d'autrefois.

Les types immortels créés en nombre restreint par le génie du poète, ces grands personnages qui, tour à tour, s'appellent Don Juan, Tartuffe, Harpagon, Sganarelle, Alceste, voire même Philinte, ont évolué, certes, mais ni plus ni moins, que la société au milieu de laquelle ils prirent naissance et qui les adopta. Est-ce à dire qu'en vieillissant ils se soient modifiés au point de n'être plus reconnaissables ? Nous ne le croyons pas. C'est au contraire nous-mêmes qui, en les travestissant, avons tenté de leur faire perdre ce qu'ils ont d'inimitable. On a pu l'observer, si le XVIIe *siècle a tout d'abord assez mal compris* Le Misanthrope, *le* XVIIIe *siècle ne le comprit pas davantage, malgré l'intelligence et le goût de ceux qui s'en firent les interprètes. L'entendîmes-nous mieux ? C'est peu certain, car le tragique conflit qui nous éloigna à jamais des conceptions de l'ancien temps avait des causes profondes. Soumis aux formules imposées par les précurseurs de la Révolution, le régime nouveau se devait à lui-même d'étouffer le rire d'Alceste. Ce pessimiste dont les opinions ne s'exprimaient pas sans une grosse naïveté et dont le ridicule semblait irrésistible, allait s'effacer devant le cynisme de Figaro. Il s'en fallut de peu que la littérature française, empruntant la livrée du moment, transformât le personnage de Molière en un de ces héros de carrefour, déclamateurs chargés de dénoncer les excès du passé et de faire l'apologie des vertus civiques. Le puéril courroux d'Alceste a*

soudain fait place à je ne sais quel ricanement sinistre qui s'est communiqué aux autres personnages de la troupe et a trouvé un écho chez le spectateur. Le plus spirituel et, semble-t-il, le plus libéré de tous les hommes, Nicolas Chamfort, misanthrope notoire, a écrit :

« Si jamais auteur comique a fait voir comment il avait conçu le système de la Société, c'est Molière dans Le Misanthrope. C'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure ; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence naturelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes et se tourmente elle-même sans les corriger : c'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance et servir aux divers usages de la Société. Mais, en même temps, l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son autorité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne, et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux ».

Qu'on ne s'étonne point. Rousseau, dans un langage plus clair, peut-être, avait dit des choses plus déconcertantes encore. Ainsi donc, à l'orée d'un siècle qui promettait d'établir sur des bases plus équitables les conditions de l'individu dans la société, et s'engageait à mettre en valeur notre patrimoine intellectuel, une des plus hautes productions de l'esprit national sombrait dans

l'ennui, par l'effet d'une considération inopportune. Elle ne s'en est point relevée.

Mais, nous objectera-t-on, le texte demeurait, apportant, en dépit de l'insuffisance des commentateurs, la muette protestation du génie méconnu. Hélas ! comme si les rodomontades du Romantisme n'eussent pas suffi à troubler l'atmosphère, une sorte de pédagogie officielle s'emparait de l'ouvrage et le dénaturait au profit de je ne sais quelle doctrine philosophique, transformant le plus souple, le plus limpide, le plus ironique des dialogues, en une sorte de discours de circonstance propre à exalter la foi morale et à réhabiliter la vertu, cette vertu que Molière avait, au dire de quelques uns, si impudemment bafouée.

Les imposteurs et les hypocrites ont souvent raison des grands écrivains !

Le présent livre ne reflète en rien ces préoccupations. Fidèle à la version fournie par les originaux, il s'efforce simplement de reconquérir un public que le caractère trop scolastique des éditions qui le précédèrent avait éloigné. En réimprimant cette œuvre, notre but n'est pas uniquement de reproduire une leçon que personne n'a oubliée, mais d'offrir aux lettrés, aux bibliophiles, un texte purgé de toute glose inutile et de le placer dans un cadre nouveau. Quoi qu'on ait dit du Misanthrope *et de la mission de son principal héros, qui ne sent aujourd'hui l'immense ridicule qu'il y a de se proclamer aux yeux de tous, et sans cesse, « l'honnête homme » persécuté ! C'est de*

la disproportion qui existe entre les grandes colères d'Alceste, cet éternel besoin qu'il a de régénérer le monde et la petitesse méprisable de ce monde, que naît précisément le haut comique du Misanthrope. *Si l'on ajoute à cela le caractère de scènes agréablement conduites, des portraits singuliers, pour lesquels l'auteur a fait appel à la voix goguenarde du souvenir, des rencontres plaisantes et des mots heureux, on comprendra tout le parti qu'une troupe attentive et instruite des intentions de l'auteur, peut tirer d'une telle comédie. Qu'est-il besoin de se forger une âme d'autrefois pour en goûter et la forme et le fond? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, en dépit des censeurs et des pédants, voir représenter cette pièce avec un esprit libre de toute prévention, ainsi qu'on observe une production nouvelle? Sans doute y a-t-il dans* Le Misanthrope *des traits de mœurs et des répliques qui nous laissent indifférents, des scènes monotones et des épisodes conventionnels, mais combien d'autres, par contre, nous transportent et nous amusent! S'il n'est pas, au Théâtre, ainsi qu'on le croit, de milieu entre le divertissement et l'ennui, nous ne doutons pas de l'humeur avec laquelle il convient d'accueillir ces cinq actes. Bien qu'ils soient d'une valeur inégale, leur intérêt ne faiblit pas un instant. Et pourtant rien ne saurait tout d'abord nous laisser plus froids que les incessantes récriminations d'Alceste. On sent que là ne réside pas l'intérêt de l'ouvrage. Par un curieux retour des choses et des sentiments, c'est justement à ce que Molière condamne avec*

le plus de force que nous prenons plaisir, nous réjouissant d'autant que, lui-même, s'en indigne. Je ne sais quoi de plus risible, en effet, que les mouvements d'Alceste pour condamner le fameux sonnet d'Oronte. Comment! dira-t-on, cet ennemi juré des ruelles n'a-t-il pas pris la peine, pour mieux nous convaincre, d'emprunter un autre langage que celui des Précieuses? On jurerait qu'il est ravi d'être entendu de ceux-là qui prisent les conversations quintessenciées. Le parterre se montra fort choqué du jugement que l'auteur émit à cette occasion. Pour nous, il n'est pas croyable que Molière ait cherché là autre chose qu'un divertissement joyeux. Car, il faut bien l'avouer, ce sonnet est un des meilleurs du genre, et sans vouloir l'attribuer à Benserade, comme on l'a fait depuis, nous croyons que jamais Voiture n'en écrivit de si parfait. Je ne proposerai pas, toutefois, de rappeler le parallèle que quelques uns ont voulu établir par la suite entre ces vers galants et la Chanson du roi Henri. On devine sans peine où vont nos préférences. S'il nous fallait prendre parti et conclure, nous ne manquerions par d'adopter l'avis d'un homme d'esprit et de talent qui, hier encore, s'étonnait que Molière ait pu piétiner ainsi d'honnêtes vers d'album, lui qui ne se souciait pas toujours d'éviter les incorrections et les licences et qui faisait son profit du jargon à la mode, ce jargon fût-il d'un goût douteux.

Mais ce ne sont pas seulement les boutades et les propos outranciers d'Alceste qui nous surprennent et qui nous surprendraient plus encore si nous n'étions pré-

venus du caractère même de l'ouvrage. Les critiques se sont fait une singulière idée de ce rôle, l'assimilant à celui de raisonneur, pour ne pas voir que ce redresseur de torts devient, dès qu'il échappe à son action burlesque, le plus parfaitement discourtois, le plus intolérable, le plus ennuyeux de tous les personnages de la pièce. Il n'est plus temps, certes, de nous dire que ce bourru dissimule un cœur sensible et qu'il ne souffre des injures qu'on lui fait qu'en proportion des injustices dont s'abreuve la belle espèce humaine. La preuve est faite de son insociabilité et de son égoïsme. Grand seigneur, également favorisé de la naissance et de la fortune, on ne saisit pas bien comment on pourrait le sauver du ridicule sans le faire choir dans l'odieux. Non que, par contraste, ses partenaires fussent des personnages sympathiques. Nous savons à quoi nous en tenir sur la brutalité, le manque de délicatesse, la grossièreté de sentiment que dissimule la politesse conventionnelle du XVIIe *siècle. Qu'est-il besoin de nous le rappeler ? Pendant longtemps, Philinte a pu demeurer impudemment le modèle le plus parfait de la raison et du sentiment, Oronte Acaste et Clitandre tenir l'emploi de ces honnêtes gentilshommes dont l'éloge tarissait à peine, Eliante et Arsinoé représenter, l'une ce que la grâce, et l'autre la fausse pudeur unie à la séduction montrent de plus achevé chez les femmes du meilleur monde, au sein de la société la plus raffinée, nous ne saurions être dupes de tant de belles manières et de si nobles discours. Cela nous amène naturellement à*

parler de Célimène. Qu'en dire, après avoir usé d'un tel style pour exprimer le désenchantement que provoque en nous ses inoubliables antagonistes? C'est précisément là que nous attendons le lecteur trop bien prévenu contre elle. Nous osons le demander tout net, mérite-t-elle, en définitive, la mauvaise réputation qu'elle s'est faite, et ne serait-il pas juste de la réhabiliter quelque peu? Qu'on ne proteste point; nous ne cherchons pas à choquer la bienséance. C'est sous les traits d'une coquette qu'on s'est accoutumé à la voir. Grande figure de la scène française, elle a tout pour plaire et rien, peut-être, pour se faire aimer. Non qu'elle soit indigne d'affection ni incapable d'éprouver, en retour, quelque tendre et durable sentiment, mais son caractère est sans douceur et son destin sans joie. Molière — qu'en sait-on ? — l'a-t-il voulue de la sorte, reflétant certaine héroïne de ses propres amours, ou bien le modèle, débordant de son cadre, n'a-t-il dû toute son ampleur qu'au prix de son naturel, voire de son authenticité, chaque actrice qui créa le rôle lui imposant une personnalité nouvelle et le surchargeant du faix de je ne sais quelle cruelle expérience? Honnête femme et grande dame, jolie, spirituelle et par cela médisante jusqu'à l'excès, mais imprudente, son rôle nous touche infiniment et rien ne nous émeut comme de la voir en butte aux méchants procédés de quelques uns qui s'en veulent venger, moins heureuse que les héroïnes romantiques de n'être point défendue par quelque cavalier digne d'elle, à l'heure où on lui fait affront et de sa

raillerie et de sa médisance. A-t-on remarqué combien le châtiment dont on use pour la confondre dans son propre logis, est disproportionné avec ses fautes? N'ont-ils donc rien à se reprocher ceux qui, bénévolement se font, en dépit d'elle, les champions de la morale outragée, et qui ne la jugent sévèrement que pour mieux l'humilier dans son esprit et dans sa beauté. Tristes mœurs, dira-t-on, que celles de ces années de la seconde moitié du XVIIe *siècle, alors que l'Europe avait les yeux fixés sur nous et semblait envier les moindres actes, les moindres mots de notre société polie.*

De telles scènes paraîtraient certainement peu récréatives et risqueraient, au surplus, d'être mal entendues, n'était le genre auquel appartient notre Misanthrope.

Soucieux de ne point déroger à ses fonctions et à sa loi, Molière a-t-il voulu s'amuser, et telles allusions qui nous échappent prêteraient-elles à ces scènes finales un côté piquant que nous ne leur reconnaissons plus? Nous ne savons. Toutefois, il est bon de ne pas l'oublier, nulle pièce n'eut un sens plus heureux. Mélange de haut comique où la fantaisie, l'humour et la causticité tiennent la plus large place, Le Misanthrope *n'est pas seulement cet assemblage de caractères qui, nés de la plus scrupuleuse observation, rattachent leur auteur aux anciens, à Plaute, à Térence, surtout à Aristophane, c'est également le miroir d'une époque et c'est encore un tableau de mœurs de tous les temps.*

Qu'on ait pu philosopher sur cette œuvre, jusqu'à vou-

loir faire méconnaître la signification que l'auteur lui a prêtée, il ne s'ensuit pas qu'elle ait perdu ce qui la rendait précieuse à tous et à chacun. En l'écrivant, Molière, quoi qu'on ait dit, n'eut point à modifier sa manière. Suivant le cours naturel de son génie, s'il mit du lyrisme au cours de ses productions populaires, voire de ses farces, que de traits plaisants lui échappèrent, par contre, dans celles de ses pièces qu'on a classées parmi les comédies de caractères.

Le Misanthrope, *plus que tout autre de ses ouvrages, nous fournit la preuve de cette préoccupation qu'avait incessamment le poète d'être compris de tous, sans distinction de classes, ni d'individus. Né près du peuple, soit qu'il eût gardé pour celui-là quelque tendre faiblesse, soit que le souvenir lui fût cher de ses débuts, alors qu'il se flattait de divertir la canaille du Port Saint-Nicolas, peu lui importait la qualité des spectateurs, pourvu qu'il fût assuré d'être entendu de son auditoire. Jamais, chez lui, le courtisan ne nuisit à l'écrivain, voire au satirique. C'est sur la scène du Palais Royal, rappelons-le, loin des mille bruits de la Cour endeuillée par la mort d'Anne d'Autriche, que la meilleure, peut-être, de ses œuvres, connut ses premiers succès et conquit peu à peu ce public qui, depuis tant de lustres, lui demeura fidèle, assurant à sa mémoire de nouveaux et incessants admirateurs.*

S'est-on demandé ce que Molière intervenant aujourd'hui, penserait de notre conception du Théâtre et de la sin-

gulière façon dont nous représentons ses pièces? Sans doute serait-il fort offusqué de l'interprétation du Misanthrope, *et dans son dépit de se voir ainsi mal joué, nous révèlerait-il enfin cette fameuse énigme d'Alceste à laquelle, pour notre compte, nous ne croyons guère, car elle paraît bien n'avoir été qu'une simple hypothèse d'acteur.*

Loin d'adopter les conceptions actuelles qui exigent que le comédien, se soit nourri de littératures éphémères et accepte les idées les plus chimériques, ne tenterait-il pas de réagir et, haussant sa verve bouffonne, de donner à son œuvre une expression plus burlesque encore? Nous le voyons secoué d'un rire immense, inextinguible, montrant, par là, selon le mot d'un de ses continuateurs, qu'il faut se réjouir de toute chose, par crainte d'en pleurer.

GROSROUVRE, XX-VIII MCMXXIII *AD. B.*





LETTRE

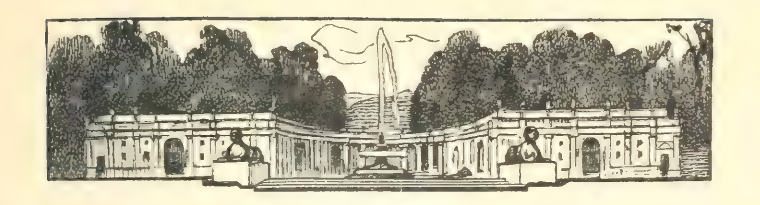
ÉCRITE

SUR LA COMÉDIE DU "MISANTHROPE"

PAR

JEAN DONNEAU DE VISÉ

MDCLXVII



LETTRE ÉCRITE

SUR LA

COMÉDIE DU " MISANTHROPE "

Monsieur

Vous devriez estre satisfait de ce que je vous ay dit de la dernière comédie de M. de Moliere, que vous avez veuë aussi bien que moy, sans m'obliger à vous écrire mes sentimens. Je ne puis m'empescher de faire ce que vous souhaittez ; mais souvenez-vous de la sincere amitié que vous m'avez promise, et n'allez pas exposer à Fontainebleau, au jugement des Courtisans, des remarques que je n'ay faites que pour vous obéir. Songez à ménager ma réputation, et pensez que les gens de la Cour, de qui le goût est si raffiné, n'auront pas pour moy la mesme indulgence que vous.

Il est à propos, avant que de parler à fond de cette Comédie, de voir quel a été le but de l'Auteur, et je crois qu'il mérite des louanges, s'il est venu à bout de ce qu'il s'est proposé ; et c'est la première chose qu'il faut examiner. Je pourrois vous

dire en deux mots, si je voulois m'exempter de faire un grand discours, qu'il a plu, et que, son intention estant de plaire, les critiques ne peuvent pas dire qu'il ait mal fait, puisque, en faisant mieux (si toutefois il est possible) son dessein n'auroit peut-être pas si bien réussi.

Examinons donc les endroits par où il a plu, et voyons quelle a esté la fin de son Ouvrage. Il n'a point voulu faire une Comédie pleine d'incidens, mais une pièce seulement où il pût parler contre les Mœurs du Siècle. C'est ce qui lui a fait prendre pour son héros un Misanthrope ; et comme Misanthrope veut dire ennemi des Hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvoit choisir un personnage qui, vraisemblablement pût mieux parler contre les Hommes que leur ennemi. Ce choix est encore admirable pour le Théâtre ; et les chagrins, les dépits, les bizarreries, et les emportemens d'un Misanthrope étant des choses qui font un grand jeu, ce caractère est un des plus brillans qu'on puisse produire sur la Scène.

On n'a pas seulement remarqué l'adresse de l'Auteur dans le choix de ce personnage, mais encore dans tous les autres ; et comme rien ne fait paroistre davantage une chose que celle qui lui est opposée, on peut non-seulement dire que l'amy du Misanthrope, qui est un homme sage et prudent, fait voir dans son jour le caractère de ce ridicule, mais encore que l'humeur du Misanthrope fait connoître la sagesse de son ami.

Moliere n'estant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas été moins heureux dans le choix de ses autres caractères, puisque la maistresse du Misanthrope est une jeune Veuve, coquette, et tout à fait medisante. Il faut s'écrier icy, et admirer l'adresse de l'Auteur : ce n'est pas que le caractere ne soit assez ordinaire, et que plusieurs n'eussent pu s'en

servir ; mais l'on doit admirer que, dans une pièce où Moliere veut parler contre les Mœurs du Siècle et n'épargner personne, il nous fait voir une Médisante avec un ennemi des Hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre toute la Terre, puisque l'un hait les Hommes, et que l'autre se plaist à en dire tout le mal qu'elle en sçait. En verité, l'adresse de cet Auteur est admirable : ce sont là de ces choses que tout le Monde ne remarque pas, et qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le Misanthrope seul n'auroit pu parler contre tous les Hommes ; mais en trouvant le moyen de le faire aider d'une Medisante, c'est avoir trouvé, en mesme tems, celui de mettre, dans une seule pièce, la dernière main au portrait du Siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paroistre prude opposée à une Coquette, et des Marquis qui représentent la Cour : tellement qu'on peut asseurer que, dans cette Comédie, l'on voit tout ce qu'on peut dire contre les Mœurs du Siècle. Mais comme il ne suffit pas d'avancer une chose si l'on ne la prouve, je vais, en examinant cette Pièce d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ay dit, et vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, et qui ne sont connues que des personnes aussi éclairées que vous.

Les choses qui sont les plus précieuses d'elles-mesmes ne seroient pas souvent estimées ce qu'elles sont, si l'Art ne leur avoit presté quelques traits ; et l'on peut dire que, de quelque valeur qu'elles soyent, il augmente toujours leur prix. Une pierre mise en œuvre a beaucoup plus d'éclat qu'auparavant ; et nous ne sçaurions bien voir le plus beau Tableau du Monde, s'il n'est dans son jour. Toutes choses ont besoin d'y estre, et

les actions que l'on nous représente sur la Scène nous paroissent plus ou moins belles, selon que l'art du Poëte nous les fait paroistre. Ce n'est pas qu'on doive trop s'en servir, puisque le trop d'art n'est plus Art, et que c'est en avoir beaucoup que de ne le pas montrer. Tout excès est condamnable et nuisible ; et les plus grandes beautez perdent beaucoup de leur éclat, lorsqu'elles sont exposées à un trop grand jour. Les productions d'esprit sont de mesme, et surtout celles qui regardent le Théâtre ; il leur faut donner de certains jours, qui sont plus difficiles à trouver que les choses les plus spirituelles ; car, enfin, il n'y a point d'esprits si grossiers, qui n'ayent quelquefois de belles Pensées ; mais il y en a peu qui sçachent bien les mettre en œuvre, s'il est permis de parler ainsi. C'est ce que Moliere fait si bien, et ce que vous pouvez remarquer dans sa Pièce.

Cette ingénieuse et admirable Comédie commence par le Misanthrope, qui, par son action, fait connoistre à tout le monde que c'est luy, avant mesme d'ouvrir la bouche : ce qui fait juger qu'il soutiendra bien son caractere, puisqu'il commence si bien de le faire remarquer.

Dans cette Première Scène, il blâme ceux qui sont tellement accoutumez à faire des protestations d'amitié, qu'ils embrassent également leurs Amis et ceux qui leur doivent estre indifférens, le faquin et l'Honneste homme ; et dans le mesme tems, par la colère où il témoigne estre contre son Ami, il fait voir que ceux qui reçoivent ces embrassades avec trop de complaisance ne sont pas moins dignes de blâme que ceux qui les font ; et par ce que lui répond son ami, il fait voir que son dessein est de rompre en visière à tout le Genre Humain ; et l'on connoît

par ce peu de paroles le caractere qu'il doit soutenir pendant toute la Pièce. Mais comme il ne pouvoit le faire paroistre sans avoir de matière, l'Auteur a cherché toutes les choses qui peuvent exercer la patience des Hommes; et comme il n'y en a presque point qui n'ait quelque Procès, et que c'est une chose fort contraire à l'humeur d'un tel personnage, il n'a pas manqué de le faire plaider; et comme les plus sages s'emportent ordinairement quand ils ont des Procès, il a pu justement faire dire tout ce qu'il a voulu à un Misanthrope, qui doit, plus qu'un autre, faire voir sa mauvaise humeur et contre ses Juges et contre sa partie.

Ce n'estoit pas assez de lui avoir fait dire qu'il vouloit rompre en visière à tout le Genre Humain, si l'on ne lui donnoit lieu de le faire. Plusieurs disent des choses qu'ils ne font pas; et l'auditeur ne lui a pas sitôt vu prendre cette résolution, qu'il souhaite d'en voir les effets : ce qu'il découvre dans la Scène suivante, et ce qui lui doit faire connoistre l'adresse de l'Auteur, qui répond si tôt à ses desirs.

Cette Seconde Scène réjouit et attache beaucoup, puisqu'on voit un homme de qualité faire au Misanthrope les civilitez qu'il vient de blâmer, et qu'il faut nécessairement ou qu'il démente son caractere, ou qu'il lui rompe en visière. Mais il est encore plus embarrassé dans la suite, car la mesme personne lui lit un Sonnet, et veut l'obliger d'en dire son sentiment. Le Misanthrope fait d'abord voir un peu de prudence, et tâche de lui faire comprendre ce qu'il ne veut pas lui dire ouvertement, pour lui épargner de la confusion; mais enfin il est obligé de lui rompre en visière : ce qu'il fait d'une maniere qui doit beaucoup divertir le Spectateur. Il lui fait voir que son Sonnet vaut moins qu'un vieux couplet de Chanson

qu'il lui dit; que ce n'est qu'un jeu de paroles qui ne signifient rien, mais que la Chanson dit beaucoup plus, puisqu'elle fait du moins voir un homme amoureux qui abandonneroit une Ville comme Paris pour sa Maistresse.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus agréable que cette Scène. Le Sonnet n'est point méchant, selon la manière d'écrire d'aujourd'huy; et ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou cheutes, plustôt que le bon sens, le trouveront sans doute bon. J'en vis mesme, à la Première Représentation de cette Pièce, qui se firent jouer pendant qu'on représentoit cette Scène; car ils crièrent que le Sonnet estoit bon, avant que le Misanthrope en fît la Critique, et demeurèrent ensuite tout confus.

Il y a cent choses dans cette Scène qui doivent faire remarquer l'esprit de l'Auteur; et le choix du Sonnet en est un[e], dans un tems où tous nos Courtisans font des Vers. On peut ajouter à cela que les Gens de qualité croient que leur naissance les doit excuser lorsqu'ils écrivent mal; qu'ils sont les premiers à dire : « Cela est écrit cavalièrement, et un Gentilhomme n'en doit pas sçavoir davantage. » Mais ils devroient plustôt se persuader que les Gens de qualité doivent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce Premier Acte ayant pleu à tout le monde, et n'ayant que deux Scènes, doit estre parfaitement beau, puisque les François, qui voudroient toujours voir de nouveaux personnages, s'y seroient ennuyez, s'il ne les avoit fort attachés et divertis.

Après avoir veu le Misanthrope déchaîné contre ceux qui

font également des protestations d'amitié à tout le Monde, et ceux qui y répondent, avec le mesme emportement ; après l'avoir ouï parler contre sa partie, et l'avoir vu condamner le Sonnet, et rompre en visière à son Auteur, on ne pouvoit plus souhaiter que le voir amoureux, puisque l'Amour doit bien donner de la peine aux personnes de son caractère, et que l'on doit, en cet état, en espérer quelque chose de plaisant, chacun traittant ordinairement cette passion selon son tempérament ; et c'est d'où vient que l'on attribue tant de choses à l'amour, qui ne doivent souvent estre attribuées qu'à l'humeur des hommes.

Si l'on souhaitte de voir le Misanthrope amoureux, on doit estre satisfait dans cette Scène, puisqu'il y paroît avec sa Maistresse, mais avec sa hauteur, ordinaire à ceux de son caractere. Il n'est point soumis, il n'est point languissant ; mais il lui découvre librement les défauts qu'il voit en elle, et lui reproche qu'elle reçoit bien tout l'Univers ; et pour douceurs, il lui dit qu'il voudroit bien ne la pas aimer, et qu'il ne l'aime que pour ses Péchés. Ce n'est pas qu'avec tous ces Discours il ne paroisse aussi amoureux que les autres, comme nous verrons dans la suite. Pendant leur entretien, quelques gens viennent visiter sa Maistresse ; il voudroit l'obliger à ne les pas voir ; et comme elle lui répond que l'un d'eux la sert dans un Procès, il lui dit qu'elle devroit perdre sa cause plustôt que de les voir.

Il faut demeurer d'accord que cette Pensée ne se peut payer, et qu'il n'y a qu'un Misanthrope qui puisse dire des choses semblables. Enfin toute la Compagnie arrive, et le Misanthrope conçoit tant de dépit, qu'il veut s'en aller. C'est ici où l'esprit de Moliere se fait remarquer, puisque, en deux vers, joints à quelque action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut

l'Amour sur le cœur de tous les Hommes, et sur celui du Misanthrope mesme, sans le faire sortir de son caractère. Sa Maistresse lui dit deux fois de demeurer; il témoigne qu'il n'en veut rien faire; et sitôt qu'elle lui donne congé avec un peu de froideur, il demeure, et montre, en faisant deux ou trois pas pour s'en aller et en revenant aussitôt, que l'Amour, pendant ce tems, combat contre son caractere et demeure vainqueur : ce que l'Auteur a fait judicieusement, puisque l'Amour surmonte tout. Je trouve encore une chose admirable en cet endroit : c'est la manière dont les Femmes agissent pour se faire obéir, et comme une femme a le pouvoir de mettre à la raison un homme comme le Misanthrope, qui la vient mesme de quereller, en lui disant : « Je veux que vous demeuriez ; » et puis, en changeant de ton : « Vous pouvez vous en aller. » Cependant cela se fait tous les jours, et l'on ne peut le voir mieux représenté qu'il est dans cette Scènes, Après tant de choses si différentes, et si naturellement touchées et représentées dans l'espace de quatre vers, on voit une scène de conversation, où se rencontrent deux Marquis, l'ami du Misanthrope, et la cousine de la Maistresse de ce dernier. La jeune Veuve chez qui toute la Compagnie se trouve n'est point fâchée d'avoir la Cour chez elle ; et comme elle est bien aise d'en avoir, qu'elle est politique et veut ménager tout le monde, elle n'avoit pas voulu faire dire qu'elle n'y étoit pas aux deux Marquis, comme le souhaitoit le Misanthrope. La conversation est toute aux dépens du prochain ; et la Coquette médisante fait voir ce qu'elle sçait, quand il s'agit de le dauber, et qu'elle est de celles qui déchirent sous main jusques à leurs meilleurs amis.

Cette conversation fait voir que l'Auteur n'est pas épuisé,

puisqu'on y parle de vingt caracteres de Gens, qui sont admirablement bien dépeints en peu de vers chacun ; et l'on peut dire que ce sont autant de sujets de Comédies que Moliere donne libéralement à ceux qui s'en voudront servir. Le Misanthrope soutient bien son caractere pendant cette conversation, et leur parle avec la liberté qui lui est ordinaire. Elle est à peine finie, qu'il fait une action digne de lui, en disant aux deux Marquis qu'il ne sortira point qu'ils ne soient sortis ; et il le feroit sans doute, puisque les gens de son caractere ne se démentent jamais, s'il n'étoit obligé de suivre un garde, pour le différend qu'il a eu avec Oronte en condamnant son Sonnet. C'est par où cet Acte finit.

L'ouverture du Troisième se fait par une Scène entre les deux Marquis, qui disent des choses fort convenables à leurs caracteres, et qui font voir, par les applaudissemens qu'ils reçoivent, que l'on peut toujours mettre des Marquis sur la Scène, tant qu'on leur fera dire quelque chose que les autres n'aient point encore dit. L'accord qu'ils font entre eux de se dire les marques d'estime qu'ils recevront de leur Maistresse, est une adresse de l'Auteur, qui prépare la fin de sa pièce, comme vous remarquerez dans la suite.

Il y a, dans le même Acte, une Scène entre deux femmes, que l'on trouve d'autant plus belle, que leurs caracteres sont tout à fait opposés et se font ainsi paroistre l'un l'autre. L'une est la jeune Veuve, aussi coquette que médisante ; et l'autre, une femme qui veut passer pour prude, et qui, dans l'âme, n'est pas moins du monde que la Coquette. Elle donne à cette dernière des avis charitables sur sa conduite ; la Coquette les reçoit fort bien en apparence, et lui dit, à son tour, pour la

payer de cette obligation, qu'elle veut l'avertir de ce que l'on dit d'elle, et lui fait un tableau de la vie des feintes Prudes, dont les couleurs sont aussi fortes que celles que la Prude avoit employées pour lui représenter la vie des Coquettes ; et ce qui doit faire trouver cette Scène fort agréable, est que celle qui a parlé la première se fâche quand l'autre la paye en même monnoye.

L'on peut asseurer que l'on voit dans cette Scène tout ce que l'on peut dire de toutes les Femmes, puisqu'elles sont toutes de l'un ou de l'autre caractère, ou que, si elles ont quelque chose de plus ou de moins, ce qu'elles ont a toujours du rapport à l'un ou à l'autre.

Ces deux femmes, après s'estre parlé à cœur ouvert, touchant leurs vies, se séparent ; et la Coquette laisse la Prude avec le Misanthrope, qu'elle voit entrer chez elle. Comme la Prude a de l'esprit, et qu'elle n'a choisi ce caractere que pour mieux faire ses affaires, elle tâche, par toutes sortes de voies, d'attirer le Misanthrope, qu'elle aime. Elle le loue, elle parle contre la Coquette, lui veut persuader qu'on le trompe, et le mène chez elle pour lui en donner des preuves : ce qui donne sujet à une partie des choses qui se passent au quatrième acte.

Cet Acte commence par le récit de l'accommodement du Misanthrope avec l'Homme du Sonnet ; et l'ami de ce premier en entretient la Cousine de la Coquette. Les Vers de ce Récit sont tout à fait beaux ; mais ce que l'on y doit remarquer est que le caractere du Misanthrope est soutenu avec la même vigueur qu'il fait paroistre en ouvrant la Pièce. Ces deux personnes parlent quelque tems des sentimens de leurs cœurs, et sont interrompues par le Misanthrope mesme, qui paroît

furieux et jaloux; et l'Auditeur se persuade aisément, par ce qu'il a vu dans l'autre Acte, que la Prude, avec qui on l'a vu sortir, lui a inspiré ses sentimens. Le dépit lui fait faire ce que tous les Hommes feroient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son cœur à la belle parente de sa Maistresse; mais elle lui fait voir que ce n'est que le dépit qui le fait parler, et qu'une coupable aimée est bientôt innocente. Ils le laissent avec sa Maistresse, qui paroît, et se retirent. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette Scène : elle est toute sérieuse ; et cependant il y en a peu dans la Pièce qui divertissent davantage. On y voit un Portrait, naturellement représenté, de ce que les Amans font tous les jours en de semblables rencontres. Le Misanthrope paroît d'abord aussi emporté que jaloux ; il semble que rien ne peut diminuer sa colère, et que la pleine justification de sa Maistresse ne pourroit qu'avec peine calmer sa fureur. Cependant admirez l'adresse de l'Auteur : ce jaloux, cet emporté, ce furieux, paroît tout radouci ; il ne parle que du desir qu'il a de faire du bien à sa Maistresse ; et ce qui est admirable est qu'il lui dit toutes ces choses avant qu'elle se soit justifiée, et lorsqu'elle lui dit qu'il a raison d'estre jaloux. C'est faire voir ce que peut l'Amour sur le cœur de tous les Hommes, et faire connoistre en mesme tems, par une adresse que l'on ne peut assez admirer, ce que peuvent les Femmes sur leurs Amans, en changeant seulement le ton de leurs voix, et prenant un air qui paroît ensemble et fier et attirant. Pour moy, je ne puis assez m'étonner, quand je vois une Coquette ramener, avant que s'estre justifiée, non pas un Amant soumis et languissant, mais un Misanthrope, et l'obliger non-seulement à la prière de se justifier, mais encore à des protestations

d'amour, qui n'ont pour but que le bien de l'objet aimé; et cependant demeurer ferme, après l'avoir ramené, et ne le point éclaircir, pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voilà ce qui s'appelle manier des Scènes, voilà ce qui s'appelle travailler avec art, et représenter avec des traits délicats ce qui se passe tous les jours dans le Monde. Je ne crois pas que les beautés de cette Scène soient connues de tous ceux qui l'ont veu représenter : elle est trop délicatement traittée; mais, je puis asseurer que tout le Monde a remarqué qu'elle estoit bien écrite, et que les personnes d'esprit en ont bien su connoistre les finesses.

Dans le reste de l'Acte, le Valet du Misanthrope vient chercher son Maistre pour l'avertir qu'on lui est venu signifier quelque chose qui regarde son procès. Comme l'esprit paroît aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, on en voit beaucoup dans cette Scène, puisque le Valet exerce la patience du Misanthrope, et que ce qu'il dit feroit moins d'effet s'il étoit à un Maistre qui fût d'une autre humeur.

La Scène du Valet, au Quatrième Acte, devoit faire croire que l'on entendroit bientôt parler du Procès. Aussi apprend-on, à l'ouverture du Cinquième, qu'il est perdu; et le Misanthrope agit selon que j'ay dit au Premier. Son chagrin, qui l'oblige à se promener et rêver, le fait retirer dans un coin de la chambre, d'où il voit aussitôt entrer sa Maistresse, accompagnée de l'Homme avec qui il a eu démêlé pour le Sonnet. Il la presse de se déclarer, et de faire un choix entre lui et ses Rivaux : ce qui donne lieu au Misanthrope de faire une action qui est bien d'un homme de son caractere. Il sort de l'endroit où il est, et lui fait la mesme prière. La Coquette

agit toujours en femme adroite et spirituelle ; et, par un procédé qui paroît honneste, leur dit qu'elle sçait bien quel choix elle doit faire, qu'elle ne balance pas, mais qu'elle ne veut point se déclarer en présence de celui qu'elle ne doit pas choisir. Ils sont interrompus par la Prude, et par les Marquis, qui apportent chacun une Lettre qu'elle a écrite contre eux : ce que l'Auteur a préparé dès le Troisième Acte, en leur faisant promettre qu'ils se montreroient ce qu'ils recevroient de leur Maistresse. Cette Scène est fort agréable : tous les acteurs sont raillez dans les deux Lettres ; et quoique cela soit nouveau au Théâtre, il fait voir néanmoins la véritable manière d'agir des Coquettes médisantes, qui parlent et écrivent continuellement contre ceux qu'elles voient tous les jours et à qui elles font bonne mine. Les Marquis la quittent, et lui témoignent plus de mépris que de colère.

La Coquette paroît un peu mortifiée dans cette Scène. Ce n'est pas qu'elle démente son caractere ; mais la surprise qu'elle a de se voir abandonnée, et le chagrin d'apprendre que son jeu est découvert, lui causent un secret dépit, qui paroît jusque sur son visage. Cet endroit est tout à fait judicieux. Comme la Médisance est un vice, il étoit nécessaire qu'à la fin de la Comédie elle eût quelque sorte de punition ; et l'Auteur a trouvé le moyen de la punir, et de lui faire, en même tems, soutenir son caractere. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer qu'elle le soutient, que le refus qu'elle fait d'épouser le Misanthrope et d'aller vivre dans son Désert. Il ne tient qu'à elle de le faire ; mais leurs humeurs étant incompatibles, ils seroient trop mal assortis : et la Coquette peut se corriger en demeurant dans le Monde, sans choisir un Désert pour faire pénitence, son crime, qui ne part que

d'un esprit encore jeune, ne demandant pas qu'elle en fasse une si grande.

Pour ce qui regarde le Misanthrope, on peut dire qu'il soutient son caractere jusques au bout. Nous en voyons souvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une Comédie ; mais si, comme j'ay dit tantôt, celui-ci a fait connoistre le sien avant que parler, il fait voir, en finissant, qu'il le conservera toute sa vie, en se retirant du Monde.

Voilà, Monsieur, ce que je pense de la Comédie du Misanthrope amoureux, que je trouve d'autant plus admirable, que le Héros en est le plaisant sans être trop ridicule, et qu'il fait rire les Honnestes Gens sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoutumé de voir dans les Pièces Comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encore que l'on y rie moins haut ; et je crois qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent, et qu'elles font continuellement rire dans l'âme. Le Misanthrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractere d'un Honneste Homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connoistre dans l'affaire du Sonnet. Nous voyons de Grands hommes dans des Pièces héroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractere, et démentent souvent au Théâtre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'Histoire a fait concevoir d'eux.

L'Auteur ne représente pas seulement le Misanthrope sous ce caractère, mais il fait encore parler à son Héros une partie des mœurs du tems ; et ce qui est admirable est que, bien qu'il paroisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort

justes. Il est vrai qu'il semble trop exiger; mais il faut demander beaucoup pour obtenir quelque chose; et pour obliger les Hommes à se corriger un peu de leurs défauts, il est nécessaire de les leur faire paroistre bien grands.

Moliere, par une adresse qui lui est particulière, laisse partout deviner plus qu'il ne dit, et n'imite pas ceux qui parlent beaucoup, et ne disent rien.

On peut asseurer que cette Pièce est une perpétuelle et divertissante instruction, qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables, que les Vers sont fort beaux, au sentiment de tout le Monde, les Scènes bien tournées et bien maniées, et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne sans faire voir que l'on n'est pas de ce Monde, et que l'on ignore la manière de vivre de la Cour et celle des plus illustres personnes de la Ville.

Il n'y a rien dans cette Comédie qui ne puisse estre utile, et dont l'on ne doive profiter. L'ami du Misanthrope est si raisonnable, que tout le Monde devroit l'imiter : il n'est ni trop ni trop peu critique; et ne portant les choses dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être approuvée de tout le Monde. Pour le Misanthrope, il doit inspirer à tous ses semblables le desir de se corriger. Les Coquettes médisantes, par l'exemple de Celimene, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mépriser, doivent apprendre à ne pas déchirer sous main leurs meilleurs amis. Les Fausses Prudes doivent connoître que leurs grimaces ne servent de rien, et que, quand elles seroient aussi sages qu'elles le veulent paroistre, elles seront toujours blâmées tant qu'elles voudront passer pour prudes. Je ne dis rien des Marquis : je les crois les plus incorrigibles; et il y tant de choses à reprendre encore en eux, que tout le Monde avoue qu'on les

peut encore jouer longtems, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouverez sans doute ma Lettre trop longue; mais je n'ay pu m'arrester, et j'ay trouvé qu'il estoit difficile de parler sur un si grand sujet en peu de mots. Ce long Discours ne devroit pas déplaire aux Courtisans, puisqu'ils ont assez fait voir, par leurs applaudissemens, qu'ils trouvoient la Comédie belle. En tout cas, je n'ay écrit que pour vous, et j'espère que vous cacherez ceci, si vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'estre montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire : je suis autrement soumis à vostre jugement qu'Oronte ne l'estoit aux avis du Misanthrope.





LE LIBRAIRE
AU LECTEUR

Le Misanthrope, dès sa première Représentation, ayant reçu au Théâtre l'approbation que le Lecteur ne luy pourra refuser, et la Cour estant à Fontainebleau, lors qu'il parut, j'ay crû que je ne pouvois rien faire de plus agréable pour le Public, que de luy faire part de cette Lettre, qui fut écrite, un jour après, à une Personne de Qualité, sur le Sujet de cette Comédie. Celuy qui l'écrivit estant un Homme dont le mérite et l'esprit est fort connu, sa Lettre fut veuë de la meilleure partie de la Cour, et trouvée si juste parmy tout ce qu'il y a de Gens les plus éclairez en ces matières, que je me suis

persuadé qu'après leur avoir plu, le Lecteur me seroit obligé du soin que j'avois pris d'en chercher une copie pour la luy donner, et qu'il luy rendra la justice que tant de personnes de la plus haute naissance luy ont accordée.



Extrait du Privilège du Roy

PAR Grace et Priuilege du Roy, Donné à Fontainebleau le 21 Juin 1666. Signé, Par le Roy, [en son] Conseil : BERAUD : Il est permis à J. B. P. DE MOLIERE, Comédien de la Troupe de Monsieur le Duc d'Orléans, de faire imprimer, vendre, et débiter une Comédie par luy composée, intitulée : *Le Misanthrope,* pendant cinq années : Et defenses sont faites à tous autres, de l'imprimer, ny vendre, d'autre Edition que de celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, et de tous despens, dommages et interests, comme il est porté plus amplement par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur DE MOLIÈRE a cedé son droict de Privilege à JEAN RIBOU, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté,
Signé, PIGET, Syndic.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 24 décembre 1666





LE

MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

J-B. P. DE MOLIÈRE



ACTEURS

ALCESTE,
Amant de Célimène.

PHILINTE,
Ami d'Alceste.

ORONTE,
Amant de Célimène.

CÉLIMÈNE,
Amante d'Alceste.

ÉLIANTE,
Cousine de Célimène.

ARSINOÉ,
Amie de Célimène.

ACASTE & CLITANDRE,
Marquis.

—

BASQUE,
Valet de Célimène.

—

UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE DE FRANCE.

—

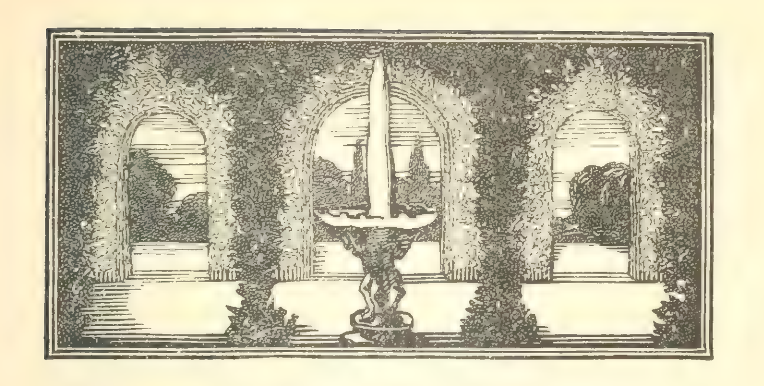
DUBOIS,
Valet d'Alceste.

—

LA SCÈNE EST A PARIS



ACTE PREMIER



SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

QU'EST-CE donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE

assis.

Laissez-moy, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moy quelle bizarrerie...

ALCESTE

Laissez-moy là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE

Moy, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoy qu'amys, enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE

se levant brusquement.

Moy, vostre amy? Rayez cela de vos papiers.
J'ay fait jusques icy profession de l'estre;
Mais, après ce qu'en vous, je viens de voir parestre,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à vostre compte?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour luy les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Vostre chaleur, pour luy, tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moy, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moy, que le cas soit pendable;
Et je vous supplieray d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur vostre arrest,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaist.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la mesme monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la pluspart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du mesme air l'honneste homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foy, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mesle avec tout l'Univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le Monde.

Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu! vous n'estes pas pour estre de mes Gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'amy du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblans d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de nostre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit luy qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à vostre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaist,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE

Ouy.

PHILINTE

Quoy! vous iriez dire à la vieille Émilie,
Qu'à son âge, il sied mal de faire la jolie?
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa Race?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce poinct.
Mes yeux sont trop blessés, et la Cour et la Ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérest, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mesmes soins nourris,
Ces deux frères que peint *L'École des Maris*,
Dont...

ALCESTE

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le Monde, par vos soins, ne se changera pas;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous diray tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la Comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande ;
Ce m'est un fort bon signe, et ma joye en est grande :
Tous les hommes me sont à tel poinct odieux,
Que je serois fâché d'estre sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE

Ouy, j'ay conçeu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppez dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le Siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est génerale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
Et les autres, pour estre aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas, pour eux, ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ay procès :
Au travers de son masque on voit à plein le traistre ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut estre ;

Et ses roulemens d'yeux, et son ton radoucy
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'icy.
On sçait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux, son sort, de splendeur revestu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son misérable honneur ne voit pour luy personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honneste homme on le voit l'emporter.
Testebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du tems mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmy le monde, une vertu traitable;

A force de sagesse, on peut estre blâmable;
La parfaite Raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop nostre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au tems sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mesler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoy qu'à chaque pas je puisse voir parestre,
En courroux, comme vous, on ne me voit point estre;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la Cour, de mesme qu'à la Ville,
Mon flegme est philosophe autant que vostre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un amy vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Ouy, je vois ces défauts dont vostre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamez de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verray trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE

Ma foy ! vous ferez bien de garder le silence.
Contre vostre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donneray point, c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE

Qui je veux? La raison, mon bon droict, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste, ou douteuse ?

PHILINTE

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE

Non. J'ay résolu de n'en pas faire un pas.
J'ay tort, ou j'ay raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remueray point.

PHILINTE

Vostre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.



ALCESTE

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE

Mais....

ALCESTE

J'auray le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin....

ALCESTE

Je verray, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'Univers.

PHILINTE

Quel homme!

ALCESTE

Je voudrois, m'en coûtast-t-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous icy dans ce que vous aimez?
Je m'estonne, pour moy, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez luy ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où vostre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux:
Cependant à leurs vœux vostre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve,

Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoy que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire :
J'ay beau voir ses défauts, et j'ay beau l'en blasmer
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez estre donc aimé d'elle ?

ALCESTE

Ouy, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'estre.

PHILINTE

Mais, si son amitié pour vous se fait paroistre,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennuy ?

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à luy,
Et je ne viens icy qu'à dessein de luy dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moy, si je n'avois qu'à former des desirs,
La cousine Eliante auroit tous mes soupirs :

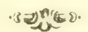
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vray : ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux ; et l'espoir où vous estes
Pourroit...



SCENE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE
à Alceste.

J'AY sçu là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, et Célimène aussy.
Mais, comme l'on m'a dit que vous estiez icy,
J'ay monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ay conçu pour vous une estime incroyable
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'estre de vos amis.

Ouy, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :
Je crois qu'un amy chaud, et de ma qualité,
N'est pas asseurément pour estre rejetté.

En cet endroit, Alceste paroist tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte luy parle.

C'est à vous, s'il vous plaist, que ce discours s'adresse.

ALCESTE

A moy, Monsieur ?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moy,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoy.

ORONTE

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'Univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'Estat n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Ouy, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens;
Et pour vous confirmer icy mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en vostre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaist. Vous me la promettez,
Vostre amitié?

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Quoy! vous y résistez?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est asseurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.

Avec lumière et choix cette union veut naistre ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaistre ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage ;
Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux ;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la Cour pour vous quelque ouverture,
On sçait qu'auprès du Roy je fais quelque figure ;
Il m'écoute ; et, dans tout, il en use, ma foy,
Le plus honnestement du monde avecque moy.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières,
Et, comme vostre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ay fait depuis peu,
Et sçavoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose ;
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoy ?

ALCESTE

J'ay le défaut
D'estre un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaist ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Sonnet... C'est un Sonnet... *L'Espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'Espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'Espoir... Je ne sais si le stile
Pourra vous en paroistre assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous sçaurez
Que je n'ay demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, Monsieur ; le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE

lit :

L'Espoir, il est vray, nous soulage,
Et nous berce un tems nostre ennuy ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après luy!

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE

— bas, à Philinte. —

Quoy? vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE

Vous eustes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,

Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'Espoir.

PHILINTE

Ah ! qu'en termes galans ces choses-là sont mises !

ALCESTE

— bas, à Philinte. —

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis, on desespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable !

ALCESTE

bas, à part.

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE

Je n'ay jamais oüy de vers si bien tournés.

ALCESTE

bas, à part.

Morbleu!...

ORONTE

à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-estre...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE

bas, à part.

Et que fais-tu donc, traistre?

ORONTE

à Alceste.

Mais, pour vous, vous sçavez quel est nostre traité :
Parlez-moy, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairay le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ay tort de vouloir...?

ALCESTE

Je ne dis pas cela.
Mais je luy disois, moy, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualitez,
On regarde les gens par leurs méchans costez.

ORONTE

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je luy mettois aux yeux comme, dans nostre tems,
Cette soif a gasté de fort honnestes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerois-je ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais enfin, luy disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moy, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoy que l'on vous somme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honneste homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchay de luy faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je sçavoir ce que dans mon Sonnet...?

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au Cabinet.
Vous vous estes réglé sur de méchans modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que : *Nous berce un temps nostre ennuy?*
Et que : *Rien ne marche après luy?*
Que : *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'Espoir?
Et que : *Philis, on desespère,*
Alors qu'on espere toujours?

Ce stile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la Nature.
Le méchant goût du Siècle, en cela, me fait peur.
Nos pères, tous grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille Chanson que je m'en vais vous dire :

Si le Roy m'avoit donné
Paris, sa grand'Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie,
Je dirois au roy Henry :
Reprenez vostre Paris :
J'aime mieux ma Mie, ô gué!
J'aime mieux ma Mie.

La rime n'est pas riche, et le stile en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le Roy m'avoit donné
Paris, sa grand'Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie,
Je dirois au roy Henry :
Reprenez vostre Paris :
J'aime mieux ma Mie, ô gué!
J'aime mieux ma Mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vrayment épris.

A Philinte qui rit.

Ouy, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE

Et moy, je vous soutiens que mes vers sont fort bons

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vostres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moy, je ne l'ay pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE

Je me passeray bien que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaist, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrois bien, pour voir, que, de vostre manière,
Vous en composassiez sur la mesme matière.

ALCESTE

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans ;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE

Autre part que chez moy cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foy ! mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE

se mettant entre les deux.

Hé ! Messieurs, c'en est trop ; laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah ! j'ay tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis vostre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moy, je suis, Monsieur, vostre humble serviteur.



SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Hé bien! vous le voyez : pour estre trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ay bien vu qu'Oronte, afin d'estre flatté...

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Plus de société.

PHILINTE

C'est trop.....

ALCESTE

Laissez-moy là.

PHILINTE

Si je.....

ALCESTE

Point de langage.

PHILINTE

Mais quoy...

ALCESTE

Je n'entens rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore?

PHILINTE

On outrage.....

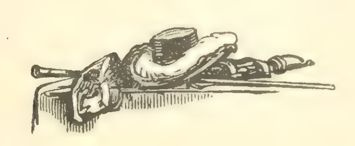
ALCESTE

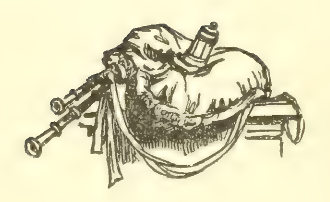
Ah, parbleu! c'en est trop; ne suivez point mes pas.

PHILINTE

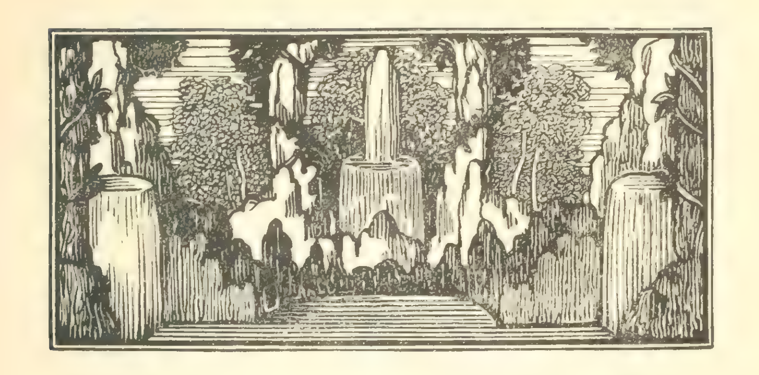
Vous vous moquez de moy, je ne vous quitte pas.

FIN DU PREMIER ACTE





ACTE DEUXIÈME



SCÈNE I

ALCESTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Ouy, je vous tromperois de parler autrement;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE

C'est pour me quereller donc, à ce que je voy,
Que vous avez voulu me ramener chez moy?

ALCESTE

Je ne querelle point; mais vostre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans vostre âme :
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empescher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un baston pour les mettre dehors?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, Madame, un baston qu'il faut prendre,
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile et moins tendre.
Je sçais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais vostre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités,

Et vostre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soûpirans chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moy, Madame, par quel sort,
Vostre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en luy l'honneur de vostre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous estes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il sçeu vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rheingrave
Qu'il a gagné vostre âme en faisant vostre esclave?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher sçeu trouver le secret?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement, de luy, vous prenez de l'ombrage!
Ne sçavez-vous pas bien pourquoy je le ménage,
Et que, dans mon procès, ainsy qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez vostre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE

Mais de tout l'Univers vous devenez jalous.

ALCESTE

C'est que tout l'Univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir vostre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moy, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ay-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de sçavoir que vous estes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflamé ?

CÉLIMÈNE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoy vous suffire.

ALCESTE

Mais, qui m'assurera que, dans le mesme instant,
Vous n'en disiez peut-estre aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous oster d'un semblable soucy,
De tout ce que j'ay dit, je me dédis icy
Et rien ne sçauroit plus vous tromper que vous-mesme :
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je béniray le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'icy
Et c'est pour mes péchez que je vous ayme ainsi.

CÉLIMÈNE

Il est vray, vostre ardeur est pour moy sans seconde.

ALCESTE

Ouy, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate vostre ardeur,
Et l'on n'a veu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démeslés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrester ...

SCÈNE II

CÉLIMENE, ALCESTE, BASQUE

CÉLIMÈNE

QU'EST-CE ?

BASQUE

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE

Hé bien! faites monter.

SCÈNE III

CÉLIMENE, ALCESTE

ALCESTE

QUOY! l'on ne peut jamais vous parler teste à teste?
A recevoir le monde on vous voit toujours preste?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'estre pas chez vous?

CÉLIMÈNE

Voulez-vous qu'avec luy je me fasse une affaire?

ALCESTE

Vous avez des regards qui ne sçauroient me plaire.

CÉLIMÈNE

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il sçavoit que sa vue eust pu m'importuner.

ALCESTE

Et que vous fait cela, pour vous gesner de sorte...?

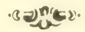
CÉLIMÈNE

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;

Et ce sont de ces gens qui, je ne sçais comment,
Ont gagné, dans la Cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ;
Ils ne sçauroient servir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE

Enfin, quoy qu'il en soit, et sur quoy qu'on se ſonde
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ;
Et les précautions de vostre jugement....



SCÈNE IV

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

BASQUE

Voicy Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE

Justement.

Il témoigne s'en vouloir aller.

CÉLIMÈNE

Où courez-vous ?

ALCESTE

Je sors.

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Pourquoy faire ?

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Je ne puis.

CÉLIMÈNE

Je le veux.

ALCESTE

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE

Je le veux, je le veux.

ALCESTE

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE

Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.



SCÈNE V

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE
ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

ÉLIANTE
à Célimène.

VOICY les deux Marquis qui montent avec nous :
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMÈNE
à Basque.

Ouy. Des sièges pour tous.
Basque donne des sièges, et sort.
A Alceste.
Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moy, faire expliquer vostre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous.

ALCESTE

Aujourd'huy vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah!

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.

N'a-t-il point quelque amy qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis luy prêter les lumières?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vray dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagans,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE
à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE

C'est, de la teste aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mesle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse :
La qualité l'enteste; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez luy hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que luy dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau tems et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-mesme.
Son mérite jamais n'est content de la Cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;

Et l'on ne donne employ, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'huy
Nos plus honnestes gens, que dites-vous de luy ?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Ouy ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gaste, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis.

PHILINTE

Je le trouve honneste homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Ouy ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la teste il s'est mis d'estre habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile ;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est estre savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations mesme il trouve à reprendre ;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE
à Célimène.

Pour bien peindre les gens, vous estes admirable.

ALCESTE

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en haste, aller à sa rencontre,
Luy présenter la main, et, d'un baiser flateur,
Appuyer les sermens d'estre son serviteur.

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu! c'est à vous; et vos Ris complaisans
Tirent de son Esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de vostre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoy pour ces gens un intérest si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autruy n'est jamais pour luy plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire
Et penseroit paroistre un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour luy tant de charmes,
Qu'il prend, contre luy-mesme, assez souvent les armes;
Et ses vrais sentimens sont combattus par luy
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autruy.

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
Et vous pouvez pousser contre moy la satire.

PHILINTE

Mais il est véritable aussy que vostre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que luy-mesme il avoue,
Il ne sçauroit souffrir qu'on blâme, ny qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,

Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou Censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE

Mais...

ALCESTE

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort icy de nourrir dans vostre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE

Pour moy, je ne sçais pas; mais j'avoueray tout haut
Que j'ay cru jusqu'icy Madame sans défaut.

ACASTE

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourveue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma veue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne, et, loin de m'en cacher,
Elle sçait que j'ay soin de les luy reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moy, tous ces lâches amans
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,

Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE

L'Amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur chois;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et sçavent y donner de favorables noms:
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soy, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;

La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honneste pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE

Et moy, je soutiens, moy...

CÉLIMÈNE

Brisons-là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoy! vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE & ACASTE

Non pas, Madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort vostre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE

A moins de voir Madame en estre importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE

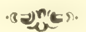
Moy, pourvu que je puisse estre au petit couché,
Je n'ay point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE
à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moy que vous voudrez qui sorte.



SCÈNE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE
PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE
à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE

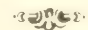
Dis-luy que je n'ay point d'affaires si pressées.

BASQUE

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus.

CÉLIMÈNE
à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.



SCÈNE VII

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ELIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE,
UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE

ALCESTE
allant au-devant du Garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaist ?
Venez, Monsieur.

LE GARDE

Monsieur, j'ay deux mots à vous dire.

ALCESTE

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE

Messieurs les Maréchaux, dont j'ay commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE

Qui? moy, Monsieur?

LE GARDE

Vous-mesme.

ALCESTE

Et pourquoy faire?

PHILINTE

à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE

à Philinte.

Comment?

PHILINTE

Oronte, et luy, se sont tantôt bravez
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvez;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE

Moy, je n'auray jamais de lâche complaisance.

PHILINTE

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font nostre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ay dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE

Mais, d'un plus doux Esprit...

ALCESTE

Je n'en démordray point : les vers sont exécrables.

PHILINTE

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE

J'iray ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE

Allons vous faire voir.

ALCESTE

Hors qu'un commandement exprès du Roy me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendray toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

A Clitandre et à Acaste qui rient.

Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyois pas estre
Si plaisant que je suis.

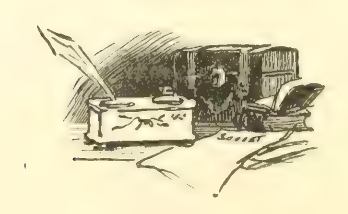
CÉLIMÈNE

Allez vite parestre
Où vous devez.

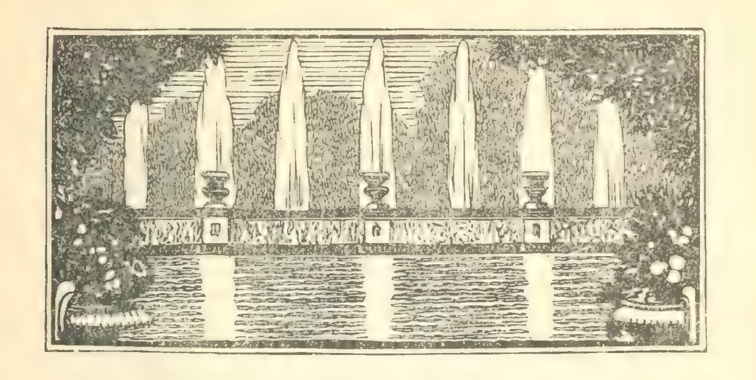
ALCESTE

J'y vais, Madame; et, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu, pour vuider nos débats.

FIN DU DEUXIÈME ACTE



ACTE TROISIÈME



SCÈNE I

CLITANDRE, ACASTE

CLITANDRE

Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.
En bonne foy, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroistre joyeux?

ACASTE

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.

J'ay du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sçait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ay, sans doute, et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de sçavant, sur les bancs du Théâtre,
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has.
Je suis assez adroit; j'ay bon air, bonne mine,
Les dents belles, surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flater,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse estre,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maistre.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croy
Qu'on peut, par tout pays, estre content de soy.

CLITANDRE

Ouy. Mais, trouvant ailleurs des conquestes faciles,
Pourquoy pousser icy des soupirs inutiles?

ACASTE

Moy? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautez sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soûpirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu mercy, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE

Tu penses donc, Marquis, estre fort bien icy?

ACASTE

J'ay quelque lieu, Marquis, de le penser ainsy.

CLITANDRE

Crois-moy, détache-toy de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toy-mesme.

ACASTE

Il est vray, je me flatte et m'aveugle, en effet.

CLITANDRE

Mais, qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE

Je me flatte.

CLITANDRE

Sur quoy fonder tes conjectures?

ACASTE

Je m'aveugle.

CLITANDRE

En as-tu des preuves qui soient seures?

ACASTE

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE

Est-ce que, de ses vœux,
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE

Réponds-moy, je te prie.

ACASTE

Je n'ay que des rebuts.

CLITANDRE

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE

Je suis le misérable, et toy le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE

Oh! ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre icy fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

CÉLIMÈNE

Encore icy?

CLITANDRE

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Sçavez-vous qui c'est?

CLITANDRE

Non.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE

BASQUE

Arsinoé, Madame,
Monte icy pour vous voir.

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme?

BASQUE

Eliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE

De quoy s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

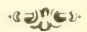
ACASTE

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zele...

CÉLIMÈNE

Ouy, ouy, franche grimace,
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sçauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le Siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame,

Et mesme, pour Alceste, elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je luy fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin, je n'ay rien vu de si sot à mon gré,
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...



SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE

CÉLIMÈNE

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ

Je viens pour quelque avis que j'ay cru vous devoir.

CÉLIMÈNE

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!

Clitandre et Acaste sortent en riant.

SCÈNE V

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE

ARSINOÉ

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire,
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche vostre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,
Où, sur vous, du discours on tourna la matière;
Et là, vostre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Vostre galanterie, et les bruits qu'elle excite,

Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel party je sçeus prendre ;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excusay fort sur vostre intention,
Et voulus de vostre âme estre la caution.
Mais vous sçavez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisoit un peu tort ;
Qu'il prenoit dans le Monde une méchante face ;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.
Non que j'y croie, au fond, l'honnesteté blessée ;
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foy,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soy.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ay beaucoup de grâces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,

J'en prétends reconnoistre à l'instant la faveur,
Pour un avis aussy qui touche vostre honneur ;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moy l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvay quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, vostre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous estes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoy bon, disoient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier poinct ;
Mais elle bat ses gens et ne les paye point.

Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc et veut paroistre belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nuditez,
Mais elle a de l'amour pour les réalitez.
Pour moy, contre chacun, je pris vostre défense,
Et leur assuray fort que c'estoit médisance ;
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vostres ;
Qu'on doit se regarder soy-mesme un fort long tems
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussy trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérests.

ARSINOÉ

A quoy qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame ; et, si l'on estoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage ;
On détruiroit par là, traitant de bonne foy,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soy.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le mesme zèle
Nous ne continuïons cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moy, moy de vous.

ARSINOÉ

Ah ! Madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moy que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, loüer et blâmer tout,
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la Galanterie,
Il en est une aussi propre à la Pruderie.
On peut, par politique, en prendre le party,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorty ;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le tems,
Madame, comme on sçait, d'estre prude à vingt ans.

ARSINOÉ

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement vostre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;
Et je ne sais pourquoy vostre âme ainsy s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE

Et moy, je ne sçais pas, Madame, aussy pourquoy
On vous voit, en tous lieux, vous déchaîner sur moy ;
Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moy vous prendre ?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que vostre cœur peut souhaiter qu'on m'oste,
Je n'y sçaurois que faire, et ce n'est pas ma faute ;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ

Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'huy l'on peut les engager ?

Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que vostre seul mérite attire cette foule !
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honneste amour,
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites ;
Le Monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentimens,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amans ;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances ;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est nostre soûpirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire
Pour les petits brillans d'une foible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vostres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

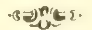
Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire ;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans...

ARSINOÉ

Brisons, Madame, un pareil entretien;
Il pousseroit trop loin vostre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrester,
Madame, et, là-dessus, rien ne doit vous haster;
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie;
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.



SCÈNE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ

CÉLIMÈNE

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec Madame, elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCENE VII

ALCESTE, ARSINOÉ

ARSINOÉ

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vostre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérests.
Je voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice,
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE

Moy, Madame? Et sur quoy pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ay-je fait, s'il vous plaist, de si brillant de soy,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moy?

ARSINOÉ

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsy que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;
De quoy voulez-vous là que la Cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ

Un mérite éclatant se déterre luy-mesme ;
Du vostre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous sçaurez de moy qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE

Hé ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le Siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge, à la teste on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette.

ARSINOÉ

Pour moy, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la Cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines,
Et j'ay des gens en main que j'emploieray pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse.
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
Estre franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sçais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appuy,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'huy;
Mais on n'a pas aussy, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à loüer les vers de Messieurs tels,

A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ

Laissons, puisqu'il vous plaist, ce chapitre de Cour,
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en vostre amour;
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux.
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ

Ouy. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'estat où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit vostre flamme.

ALCESTE

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant!

ARSINOÉ

Ouy, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais vostre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ

Si vous ne voulez pas estre désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE

Non ; mais sur ce sujet quoy que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;
Et je voudrois, pour moy, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

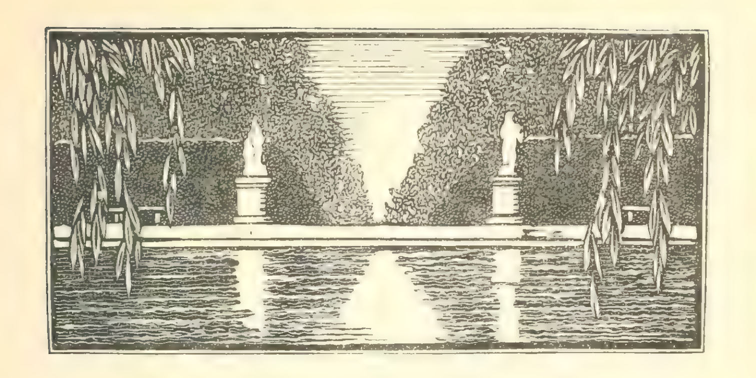
ARSINOÉ

Hé bien ! c'est assez dit ; et, sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Ouy, je veux que de tout vos yeux vous fassent foy :
Donnez-moy seulement la main jusque chez moy ;
Là, je vous feray voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de vostre belle ;
Et, si pour d'autres yeux le vostre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoy vous consoler.





ACTE QUATRIÈME



SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ny d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point.
Et tomberay d'accord de tout, hors de ce poinct.

De quoy s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que luy fait mon avis qu'il a pris de travers?
On peut estre honneste homme, et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières,
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je loueray, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour loüer ses vers, je suis son serviteur;
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir äucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son stile :
« Monsieur, je suis fasché d'estre si difficile,
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt vostre sonnet meilleur. »
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoüe, un cas particulier,

Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose, en soy, de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au Siècle d'aujourd'huy,
Et je la voudrois voir partout comme chez luy.

PHILINTE

Pour moy, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne :
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sçais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sçais moins encor comment vostre cousine
Peut estre la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-cy se trouvent démenties.

PHILINTE

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE

C'est un poinct qu'il n'est pas fort aisé de sçavoir.
Comment pouvoir juger s'il est vray qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr luy-mesme,

Il aime quelquefois sans qu'il le sçache bien,
Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE

Je crois que nostre amy, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre vostre âme.

ÉLIANTE

Pour moy, je n'en fais point de façons, et je croy
Qu'on doit, sur de tels poincts, estre de bonne foy.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'estoit qu'à moy la chose pût tenir,
Moy-mesme, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert, en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE

Et moy, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour luy vos appas;

Et luy-mesme, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ay pris soin de luy dire.
Mais si, par un Hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté vostre âme lui présente ;
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moy, Madame, retomber.

ÉLIANTE

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE

Non, Madame,
Et je vous parle icy du meilleur de mon âme ;
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.



SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE

ALCESTE

Ah ! faites-moy raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE

J'ay ce que, sans mourir, je ne puis concevoir,
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne sçaurois parler.

ÉLIANTE

Que vostre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE

O juste Ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE

Mais encor, qui vous peut...?

ALCESTE

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahy, je suis assassiné :
Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE

Peut-estre est-ce un soupçon conçu légèrement,
Et vostre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE

Ah! morbleu! meslez-vous, Monsieur, de vos affaires.

A Éliante.

C'est de sa trahison n'estre que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Ouy, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ay cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE

Monsieur, encore un coup, laissez-moy, s'il vous plaist
Et ne prenez soucy que de vostre intérest.

ÉLIANTE

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'huy
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennuy.
Vengez-moy d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moy de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE

Moy! vous venger! Comment?

ALCESTE

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

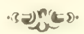
ÉLIANTE

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-estre le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,

Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on luy veut se dissipe aisément,
Et l'on sçait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE

Non, non, Madame, non. L'offense est trop mortelle.
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne sçauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voicy. Mon courroux redouble à cette approche;
Je vais de sa noirceur luy faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.



SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE

A part.

O Ciel! de mes transports puis-je estre icy le maistre?

CÉLIMÈNE

A part.

Ouais!

A Alceste.

Quel est donc le trouble où je vous paroistre?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussez,
Et ces sombres regards que sur moy vous lancez?

ALCESTE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire,
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ay de sûrs témoins de vostre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme:
Ce n'estoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et vostre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans estre vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naistre sans dépendance,

Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussy ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moy vostre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Ouy, ouy, redoutez tout après un tel outrage,
Je ne suis plus à moy, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE

Ouy, ouy, je l'ay perdu, lorsque dans vostre vuë
J'ay pris, pour mon malheur, le poison qui me tuë,

Et que j'ay cru trouver quelque sincérité
Dans les traistres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE

Ah! que ce cœur est double, et sçait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ay des moyens tout prêts :
Jetez icy les yeux, et connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE

Quoy! vous joignez icy l'audace à l'artifice?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing!

CÉLIMÈNE

Pourquoy désavouer un billet de ma main?

ALCESTE

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moy son stile vous accuse!

CÉLIMENE

Vous estes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE

Quoy? vous bravez ainsy ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMENE

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour luy?

ALCESTE

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'huy.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vostre?
En serez-vous vers moy moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il? et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair :
Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tout les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foy,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE

Il ne me plaist pas, moy.
Je vous trouve plaisant d'user un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE

Non, non : sans s'emporter, prenez un peu soucy
De me justifier les termes que voicy.

CÉLIMÈNE

Non, je n'en veux rien faire ; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE

De grâce, montrez-moy, je seray satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie :
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist.
Faites, prenez party, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE

Ciel ! rien de plus cruel peut-il estre inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoy, d'un juste courroux je suis ému contre elle !
C'est moy qui me viens plaindre, et c'est moy qu'on querelle !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

Ah! que vous sçavez bien icy, contre moy-mesme,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traistres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'estre envers moy coupable;
Rendez-moy, s'il se peut, ce billet innocent :
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous icy de paroistre fidèle,
Et je m'efforceray, moy, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE

Allez, vous estes fou, dans vos transports jalous,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien sçavoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoy, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoy! de mes sentimens l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puisque nostre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemy de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,

L'amant qui voit pour luy franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encore pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE

Ah! traistresse, mon foible est étrange pour vous;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A vostre foy mon âme est toute abandonnée;
Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera vostre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

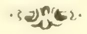
ALCESTE

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.

Ouy, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
Que le Ciel, en naissant, ne vous eust donné rien,
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!
Me préserve le Ciel que vous ayez matière!...
Voicy Monsieur Du Bois plaisamment figuré.



SCÈNE IV

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DU BOIS

ALCESTE

Que veut cet équipage, et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DU BOIS

Monsieur...

ALCESTE

Hé bien?

DU BOIS

Voicy bien des mystères.

ALCESTE

Qu'est-ce ?

DU BOIS

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE

Quoy ?

DU BOIS

Parleray-je haut ?

ALCESTE

Ouy, parle, et promptement.

DU BOIS

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE

Ah ! que d'amusement !

Veux-tu parler ?

DU BOIS

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment ?

DU BOIS

Il faut d'icy déloger sans trompette.

ALCESTE

Et pourquoy ?

DU BOIS

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE

La cause ?

DU BOIS

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE

Ah ! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine,
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, estre pis que démon.
C'est de vostre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le Diable d'Enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE

Hé bien ! quoy ? ce papier, qu'a-t-il à démesler,
Traistre, avec ce départ dont tu viens me parler ?

DU BOIS

C'est pour vous dire icy, Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sçachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE

Laisse-là son nom, traistre, et dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS

C'est un de vos amis, enfin, cela suffit ;
Il m'a dit que d'icy vostre péril vous chasse,
Et que d'estre arresté le sort vous y menace.

ALCESTE

Mais quoy ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DU BOIS

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE

Que peut envelopper cecy ?

ALCESTE

Je ne sçais ; mais j'aspire à m'en voir éclaircy.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

DU BOIS

Après avoir longtemps cherché le billet :

Ma foy ! je l'ay, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE

Je ne sçais qui me tient...

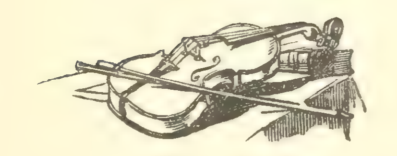
CÉLIMÈNE

Ne vous emportez pas
Et courez démesler un pareil embarras.

ALCESTE

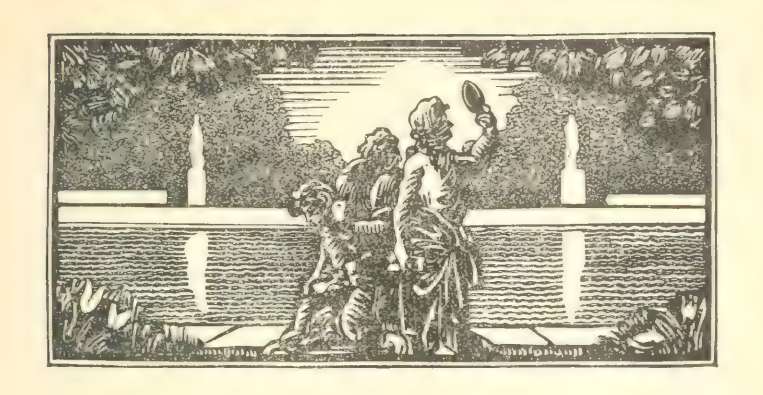
Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empescher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE





ACTE CINQUIÈME



SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige?...

ALCESTE

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis, ne me peut détourner :
Trop de perversité règne au Siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.

Quoy ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foy de mon droict mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ay pour moy la justice, et je perds mon procès !
Un traistre, dont on sçait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foy cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droict, et tourne la justice !
Il fait par un arrest couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmy le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est mesme condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus, on voit Oronte qui murmure
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Luy, qui d'un honneste homme à la Cour tient le rang,
A qui je n'ay rien fait qu'estre sincère et franc,
Qui me vient, malgré moy, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ;
Et parce que j'en use avec honnesteté,
Et ne le veux trahir, luy, ny la vérité,

Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'auray de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foy, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge ;
Puisque entre humains ainsy vous vivez en vrais loups,
Traistres ! vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous estes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que vostre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrester ;
On voit son faux rapport luy-mesme se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien luy nuire.

ALCESTE

Luy ? de semblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'estre franc scélérat ;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
De ce costé déjà vous n'avez rien à craindre :
Et pour vostre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrest...

ALCESTE

Non, je veux m'y tenir,
Quelque sensible tort qu'un tel arrest me fasse,
Je me garderay bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droict maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de nostre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra couster;
Mais, pour vingt mille francs, j'auray droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Mais enfin, vos soins sont superflus :
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?

Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist :
Tout marche par cabale et par pur intérest;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'huy qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, si de probité tout estoit revestu,
Si tous les cœurs estoient francs, justes et dociles,
La pluspart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennuy,
Supporter, dans nos droicts, l'injustice d'autruy;
Et, de mesme qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE

Je sçais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde
En beaux raisonnemens vous abondez toujours;
Mais vous perdez le tems et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ay point, sur ma langue, un assez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,

Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moy, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moy,
Et c'est ce moment-cy qui doit m'en faire foy.

PHILINTE

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE

Non: de trop de soucy je me sens l'âme émue.
Allez-vous en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

ORONTE

Ouy, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.

Il me faut de vostre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE

Mais quel sujet si grand contre luy vous irrite,
Vous à qui j'ay tant vu parler de son mérite ?

ORONTE

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens ;
Il s'agit de sçavoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaist, de garder l'un ou l'autre,
Ma résolution n'attend rien que la vostre.

ALCESTE

Sortant du coin où il s'estoit retiré :

Ouy, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir,
Et sa demande icy s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et mesme soin m'amène ;
Mon amour veut du vostre une marque certaine,

Les choses ne sont plus pour traisner en longueur,
Et voicy le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement vostre bonne fortune.

ALCESTE

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE

Si vostre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE

Madame vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE

Quoy ! sur un pareil choix vous semblez estre en peine !

ALCESTE

Quoy ! vostre âme balance et paroît incertaine !

CÉLIMÈNE

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sçais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeans
Ne se doivent point dire en présence des gens ;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende.
J'y consens pour ma part.

ALCESTE

Et moy, je le demande ;
C'est son éclat surtout qu'icy j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est vostre grande étude ;
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrest je prends vostre refus ;
Je sçauray, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendray pour dit tout le mal que j'en pense.

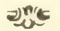
ORONTE

Je vous sçais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je luy dis icy mesme chose que vous.

CÉLIMÈNE

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?

Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre, pour juge, Éliante qui vient.



SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

CÉLIMÈNE

Je me vois, ma Cousine, icy persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroist concertée.
Ils veulent, l'un et l'autre, avec mesme chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrest qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moy si jamais cela se fait ainsy...

ÉLIANTE

N'allez point là-dessus me consulter icy :
Peut-estre y pourriez-vous estre mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE

Madame, c'est en vain que vous vous défendez...

ALCESTE

Tous vos détours icy seront mal secondés.

ORONTE

Il faut, il faut parler et lâcher la balance.

ALCESTE

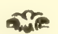
Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE

Et moy, je vous entends, si vous ne parlez pas.



SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE

ACASTE

A Célimène.

MADAME, nous venons tous deux sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE

A Oronte et à Alceste.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez icy,
Et vous estes meslés dans cette affaire aussy.

ARSINOÉ

A Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moy
D'un trait à qui mon cœur ne sçauroit prester foy.
J'ai du fond de vostre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenty leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ay bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE

Ouy, Madame, voyons, d'un esprit adoucy,
Comment vous vous prendrez à soutenir cecy.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre?

CLITANDRE

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre?

ACASTE

A Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoistre sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais cecy vaut assez la peine de le lire.

Vous estes un étrange homme, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ay jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonneray de ma vie. Nostre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit estre icy.

Nostre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sçauroit me revenir; et, depuis que je l'ay vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ay pu jamais prendre bonne opinion de luy. Pour le petit Marquis...

C'est moy-mesme, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-temps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

A Alceste.

A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent momens où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

A Oronte.

Voici vostre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut estre auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en teste que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraisne; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on gouste, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE

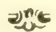
Me voicy maintenant, moy.

Vostre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; et vous l'estes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour estre raisonnable, vos sentimens contre les siens; et voyez-moy le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en estre obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous sçavez comment cela s'appelle?
Il suffit. Nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de vostre cœur le portrait glorieux.

ACASTE

J'aurois de quoy vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous feray voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.

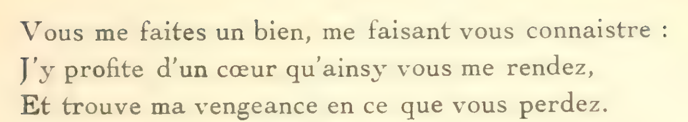


SCÈNE V

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE

ORONTE

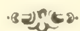
Quoy! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moy je vous ay vu m'écrire!
Et vostre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'estre;



Vous me faites un bien, me faisant vous connaistre :
J'y profite d'un cœur qu'ainsy vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

A Alceste

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Si vous pouvez conclure affaire avec Madame.



SCÈNE VI

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE

ARSINOÉ

A Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne m'en sçaurois taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soyent pareils aux vostres?
Je ne prends point de part aux intérests des autres;

Montrant Alceste.

Mais, Monsieur, que chez vous fixoit vostre bonheur,
Un homme, comme luy, de mérite et d'honneur,

Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...?

ALCESTE

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moy-mesme là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre icy sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourray songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'estre flatté.
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'estre si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut :
Ce ne sont pas des gens comme moy qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soûpirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

Elle se retire.

SCÈNE VII

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

A Célimène.

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voy,
Et j'ay laissé parler tout le monde avant moy.
Ay-je pris sur moy-mesme un assez long empire?
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE

Ouy, vous pouvez tout dire;
Vous en estes en droict, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ay tort, je le confesse, et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ay des autres icy méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Vostre ressentiment, sans doute, est raisonnable :
Je sçais combien je dois vous paroistre coupable,
Que toute chose dit que j'ay pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr,
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE

Hé! le puis-je, traistresse?
Puis-je ainsy triompher de toute ma tendresse?
Et, quoyque avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moy tout prest à m'obéir?

A Éliante et à Philinte.

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vray, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

A Célimène.

Ouy, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en sçauray, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvriray du nom d'une foiblesse
Où le vice du tems porte vostre jeunesse,
Pourvu que vostre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ay fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ay fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'estre permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE

Moy, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans vostre désert aller m'ensevelir !

ALCESTE

Et s'il faut qu'à mes feux vostre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moy ne sont-ils pas contens?

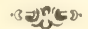
CÉLIMÈNE

La solitude effraye une âme de vingt ans;
Je ne sens pas la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourray me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus, luy seul, fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'estes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moy, comme moy tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

Célimène se retire.



SCÈNE VIII

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

A Éliante.

Madame, cent vertus ornent vostre beauté,
Et je n'ay vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis longtems, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moy toujours vous estimer de mesme;
Et souffrez que mon cœur dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaistre
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naistre;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE

Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée,
Et voilà vostre amy, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE

Puissiez-vous, pour gouster de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens!
Trahy de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'estre homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE

Allons, Madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN
DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE
DU MISANTHROPE







APPENDICE



NOTES ET VARIANTES

L'ÉDITION originale du *Misanthrope*, dont nous avons reproduit scrupuleusement le texte, — nous bornant seulement à emprunter les divisions et jeux de scène aux réimpressions de 1682 et de 1734, — a paru en 1667. C'est un petit volume in-12, de quatre-vingt-quatre pages, précédées de 12 feuillets non chiffrés, contenant l'Avis du Libraire, la Lettre écrite sur *Le Misanthrope*, par Donneau de Visé, l'Extrait du Privilège et la liste des Acteurs. Orné d'un frontispice gravé, l'ouvrage porte ce titre : LE MISANTROPE [*sic*] || COMÉDIE || PAR I. B. P. DE MOLIÈRE || A PARIS, || Chez JEAN RIBOU, au Palais, vis à vis la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint-Louis || M.DC.LXVII. || AVEC PRIVILÈGE DU ROY. Réimprimé en 1674, puis dans les éditions collectives des *Œuvres de Molière*, en 1673, en 1674-1675, 1682, 1697, 1710

et 1734, le texte du *Misanthrope* présente, au cours de ces éditions successives, de légères modifications, les unes provenant d'une mauvaise lecture de l'original, les autres — celle de 1682, en particulier — faisant état des papiers laissés par l'auteur. Nous les avons relevées plus loin, sous forme de variantes, (1) la leçon de 1667 restant la seule définitive pour tous les lecteurs avertis du poète. Si l'on en croit Brossette, dans ses curieuses Remarques sur les *Œuvres de Boileau* (1716, I, p. 21), *Le Misanthrope* était déjà en partie composé en 1664.

Au cours de cette même année, et le jour où Boileau récita chez le comte de Broussin la Satire II, écrite à la louange de Molière, celui-ci donna lecture du premier acte de sa pièce. L'œuvre qui devait d'abord s'intituler : *L'Atrabilaire amoureux* (voir la note relative à la page XXXV), fut représentée pour la première fois le 4 juin 1666, sur la scène du Palais-Royal. Le Roi, alors en deuil, ne put assister au spectacle, mais, selon Grimarest, Molière avait lu son ouvrage à toute la Cour avant de le faire représenter. Bien qu'on ait disputé longtemps sur l'accueil qui fut fait à cette comédie, nous savons par le *Registre de la Grange*

(1) Nous avons cru inutile de signaler également les variantes des divers eux de scène, celles-ci ne modifiant aucunement la leçon des textes. Les indications scéniques que nous avons particulièrement empruntées à l'édition de 1682 et à celle de 1734, nous paraissent une juste amélioration dont les éditeurs, et, par surcroît, les nouveaux acteurs de la pièce ont toujours tiré profit jusqu'ici. L'édition originale, dont nous empruntons la leçon, ne présente presque aucune indication relative au jeu des acteurs. Les divisions y sont sommaires à ce point que le deuxième acte ne comporte que six scènes, au lieu de sept, le troisième cinq, au lieu de sept, et le cinquième quatre, au lieu de huit. Cette insuffisante distribution du dialogue peut prêter à confusion, lorsqu'on lit la pièce.

que *Le Misanthrope* ne fut pas joué moins de trente-quatre fois en 1666, sans mentionner une représentation organisée chez Madame, le jeudi 25 novembre de la même année. En 1667, lit-on dans l'édition des « Grands Ecrivains », la pièce eut quatre représentations, deux en 1668, vingt-quatre de 1669 à 1673, année de la mort de Molière, enfin deux cents quatre-vingt-dix-neuf pendant le reste du règne de Louis XIV. On ne voit pas qu'elle ait été montée à la Cour tant que l'auteur vécut, mais après la mort de ce dernier, elle y fut donnée jusqu'à dix-neuf fois, de 1673 à 1715 (1).

Le même Grimarest, que nous venons de citer, nous fournit quelques détails pittoresques sur les premières représentations du *Misanthrope*. Bien qu'ils aient été contestés, au point de vue de l'exactitude, ils méritent de ne pas demeurer inconnus, car ils ont été repris en partie par tous les biographes.

« Molière, dit-il, ne laissoit point languir le public sans nouveauté ; toujours heureux dans le choix des caractères, il avoit travaillé sur celui du *Misanthrope;* il le donna au public ; mais il sentit, dès la première représentation, que le peuple de Paris vouloit plus rire qu'admirer, et que pour vingt personnes qui sont susceptibles de sentir des traits délicats et élevés, il y en a cent qui les rebutent faute de les connoistre. Il ne fut pas plus tôt rentré dans son cabinet qu'il travailla au *Médecin malgré lui,* pour soutenir *Le Misanthrope*, dont la seconde représentation fut encore plus faible que la première, ce qui l'obligea de se dépêcher de fabriquer son « Fagotier » ; en quoi il n'eut pas beaucoup de peine, puisque c'étoit une

(1) *Œuvres de Molière,* Paris, Hachette 1912, tome V, *Notice sur Le Misanthrope*, pp. 364-365. Nous n'avons pas cru devoir mentionner les représentations données hors de Paris, à Saint-Germain, par exemple.

de ces petites pièces, ou approchant, que sa troupe avoit représentées sur-le-champ dans les commencemens; il n'avoit qu'à transcrire. La troisième représentation du *Misanthrope* fut encore moins heureuse que les précédentes. On n'aimoit point tout ce sérieux qui est répandu dans cette pièce. D'ailleurs, le[s] marquis étoi[ent] la copie de plusieurs originaux de conséquence, qui décrioient l'ouvrage de toute leur force. « Je n'ai pourtant pu faire mieux, et sûrement je ne ferai pas mieux », disoit Molière à tout le monde...

« ... A la quatrième représentation, il donna son « Fagotier », qui fit bien rire le bourgeois de la rue Saint-Denis. On en trouva *Le Misanthrope* beaucoup meilleur, et, insensiblement, on le prit pour une des meilleures pièces qui ait jamais paru. Et *Le Misanthrope* et *Le Médecin malgré lui*, joints ensemble, ramenèrent tout le pêle-mêle de Paris, aussi bien que les connoisseurs. Molière s'applaudissant du succès de son invention, pour forcer le public à lui rendre justice, hasarda d'en tirer une glorieuse vengeance en faisant jouer *Le Misanthrope* seul. Il eut un succès très favorable ; de sorte que l'on ne put lui reprocher que la petite pièce eût fait aller la grande... »

On l'a dit, les personnages qui figurent dans *Le Misanthrope* ont été sans cesse, de la part des critiques, l'objet de nombreuses identifications. Dans cette fureur qu'on mit soudain à faire circuler des clefs dévoilant les personnes visées par l'auteur, l'on ne se fit guère faute de chercher, tantôt du côté de la Cour, tantôt dans l'entourage et jusque dans la vie privée de Molière, les véritables héros de la pièce. C'est ainsi qu'on en vint à découvrir le duc de Saint-Aignan sous les traits d'Oronte, que Célimène parut repré-

senter Madame de Longueville, et que Molière, dans le rôle d'Alceste, fut censé figurer le duc de Montausier. La malignité publique alla plus loin encore, désignant en Clitandre et en Acaste les deux galants de la femme du poète : le duc de Guiche et Lauzun. Le temps, et aussi certain penchant à la vérité, ont fait heureusement justice de ces attributions parfois ridicules et presque toujours inexactes, mais, à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, ce furent les spectateurs à défaut de l'écrivain qui découvrirent la ressemblance entre les acteurs et leurs modèles. Pour en revenir au duc de Montausier, il est plaisant de constater que plusieurs témoignages dignes de foi s'accordent à lui reconnaître le visage et le caractère d'Alceste. Voici ce que rapporte là-dessus l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie Françoise* (1729, tome II, p. 158).

« Quand [Molière] donna son *Misanthrope*, l'abbé Cotin et Ménage se trouvèrent à la première représentation et tous deux, au sortir de là, ils allèrent sonner le tocsin à l'hôtel de Rambouillet, disant que Molière visoit ouvertement M. le Duc de Montausier dont, en effet, la vertu austère et inflexible passoit mal à propos, dans l'esprit de quelques courtisans, pour tomber un peu dans la misanthropie. Plus l'accusation étoit délicate, plus Molière sentit le coup. Mais il l'avoit prévenu en communiquant sa pièce avant qu'elle fut jouée, à M. de Montausier lui-même, qui, loin de s'en offenser, l'avoit vantée avec raison, comme le chef-d'œuvre de l'auteur. »

Saint Simon, dans ses notes sur le *Journal de Dangeau*, a fait un récit analogue, mais en le dramatisant, toutefois, au point de le rendre presque invraisemblale. Il prétendit que Montausier, furieux tout d'abord de se voir mettre en scène, s'emporta jusqu'à faire menacer le pauvre Molière de le faire

mourir sous le bâton. Il ne se calma, ajoute-t-il, qu'en assistant à la comédie avec le Roi, auquel il servait de gouverneur, et il fut alors si charmé du *Misanthrope* qu'il envoya quérir l'auteur pour le féliciter. Ajoutons que le *Segraisiana* et le *Menagiana* ont rapporté, mais en d'autres termes, la même anecdote. Plus précis que ses confrères, l'auteur des anecdotes de Segrais établit une sorte de parallèle entre l'époux de Julie d'Angennes et Alceste. « Molière, rapporte-t-il, a bien représenté M. de Montausier dans *Le Misanthrope;* c'étoit là son propre caractère... Il étoit extrêmement inégal, chagrin et pédant. » Sauf en ce qui concerne Montausier, dont l'historiette offre quelque chose de traditionnel et mérite créance, on peut rejeter comme absurdes la plupart des autres attributions, surtout celles qui concernent le duc de Saint-Aignan et la duchesse de Longueville. Quelqu'un l'a dit avec une pointe de bon sens, Molière n'avait pas à chercher si loin et si haut ses modèles, alors que son propre milieu, ses souvenirs, ses relations pouvaient lui en fournir sans qu'il eût rien à craindre de ses révélations indiscrètes. Alceste, ce n'est pas seulement Montausier, c'est l'auteur en personne, de même que Célimène caractérise assez bien « Mademoiselle Molière » et Philinte le plaisant Chapelle. (1) Il en est de même pour les autres acteurs de la troupe, sans oublier Mademoiselle de Brie, ni Mademoiselle Duparc, l'une sous les traits d'Éliante et l'autre sous ceux d'Arsinoé. Pour appartenir à une société de second plan, ces divers personnages n'en demeuraient pas moins dignes d'être observés avec intérêt, et ce n'est pas seulement pour avoir représenté les hommes et les mœurs de son siècle que Molière demeure immortel, mais pour

(1) Ou bien encore l'abbé Cotin, suivant l'opinion de certains critiques.

les avoir créés en dehors du temps et impérissables comme lui.

Page XVII. — *Lettre écrite sur la Comédie du « Misanthrope ».*

Cette lettre, nous l'avons vu plus haut, précède le texte de Molière dans l'édition de 1667. Suivant Grimarest (Cf. *Vie de Molière*, pp. 184-185) cette pièce aurait été insérée à l'insu de Molière qui s'en montra fort mécontent. On lit, au surplus, dans les notes de Brossette insérées à la suite de la Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette (Paris, 1858, pp. 514-515) : « Je lui ai demandé [à Boileau] qui est l'auteur de la lettre qui est dans les éditions de Molière, au sujet de la comédie du *Misanthrope*. Il m'a dit qu'elle était de M. de Vizé, auteur du *Mercure Galant*. M. de Vizé ayant été à la représentation du *Misanthrope*, il retint bien ou mal cette pièce, et la transcrivit avec le secours de quelques amis qui l'avoient aussi vu représenter. De Vizé, sur sa copie, en obtint le Privilège et la voulut faire imprimer sans la participation de Molière. Celui-ci le sçut et plutôt que de lui faire un procez, il consentit que cette lettre dont Molière n'étoit pas content, fut jointe à l'édition que Molière fit faire lui-même de son *Misanthrope*. » La lettre fut réimprimée avec quelques corrections, dans les éditions de 1674, 1682, 1692, 1697, 1730, etc. — Jean Donneau de Visé, ou Vizé, nouvelliste et auteur comique, né à Paris en 1640, mort en 1710 ; il était le fondateur du *Mercure Galant* (1672).

Page XVII, ligne 6 : « *et n'allez pas exposer à Fontainebleau* ». La Cour était à Fontainebleau lors des premières représentations du *Misanthrope*.

Page XXXII, dernière ligne. Dans l'édition de 1682, la lettre se termine par ces mots :

Je suis MONSIEUR, votre très-humble et très-obéissant serviteur.
I. D. D. V.

Page XXXV. *Extrait du Privilège du Roi.* Dans l'ouvrage de Charles Livet : *Les Intrigues de Molière et celles de sa femme,* etc. (Paris, Liseux : 1877, in-8°, p. 114), on lit la note suivante, tirée du *Registre de la Chambre Syndicale des Libraires : « Du 21 déc. 1666* (textuel). — « Led. jour, led. S[r] Ribou nous a présenté un... Privilège du Roy pour une autre pièce de théâtre dud. S[r] Molière, intitulée *Le Misantrope* [*sic*] ou *l'Atrabilaire amoureux,* pour cinq ans, en date du 21 juin 1666. » Le sous-titre de cette pièce suffirait seul à exprimer le dessein qu'avait l'auteur de donner au rôle du Misanthrope un caractère comique.

Page 5, ACTEURS. On sait peu de chose sur la distribution de la pièce, lorsqu'elle fut donnée pour la première fois au Palais-Royal, le 4 juin 1666. Selon le gazetier Robinet, (*Lettres en vers à Madame,* 12 juin 1666), Mesdemoiselles Molière, Duparc et de Brie y figuraient :

Sous le visage et les attraits
De trois objets jeunes et frais...

Elles y déployèrent, paraît-il, un tel charme, qu'on les eût prises volontiers pour les trois Grâces. Nous ignorons, malheureusement, quels rôles elles se partageaient. Voici la liste des créateurs généralement adoptée par les biographes de Molière :

ALCESTE,	Molière.	UN GARDE,	De Brie.
PHILINTE,	La Thorillière	DU BOIS,	Béjart.
ORONTE,	Du Croisy.	CÉLIMÈNE,	MM[es] Armande Béjart.
ACASTE,	La Grange.	ÉLIANTE,	De Brie.
CLITANDRE,	Hubert.	ARSINOÉ,	Du Parc.

Signalons, en outre, deux autres distributions de la pièce, la première, en 1685, la seconde, lors d'une reprise à la Comédie-Française, le 14 janvier 1878.

I

ALCESTE,	La Grange.	DU BOIS	Brécourt ou Beauval.
PHILINTE,	Guérin.	CÉLIMENE,	MMes Guérin.
ORONTE,	Du Croisy.	ÉLIANTE,	Guiot.
ACASTE,	Hubert.	ARSINOÉ,	De Brie.
CLITANDRE,	Villiers.		
UN GARDE,	Rosimont.		

II

ALCESTE,	Delaunay.	CLITANDRE,	Boucher.
PHILINTE,	Thiron.	UN GARDE,	Tronchet.
ORONTE,	Coquelin aîné.	CÉLIMÈNE,	MMes Croizette.
DUBOIS,	Coquelin cadet.	ÉLIANTE,	Broisat.
ACASTE,	Prudhon.	ARSINOÉ,	Favart.

Parmi les principaux interprètes des rôles d'Alceste et de Célimène, citons; 1° pour ALCESTE : Baron, les frères Quinault, Grandval, Bellecour, Molé, Fleury, Dumas, Lafontaine, etc. ; 2° pour CELIMÈNE : Mmes Adrienne Lecouvreur, Gaussin, Préville, Mézeray, Contat, Mars, Leverd, Arnould-Plessis, Cécile Sorel, etc.

Page 4. « *La scène est à Paris.* » Le texte de 1734 ajoute : *dans la maison de Célimène.* Selon la tradition « le théâtre représente une chambre. Il faut six chaises, trois lettres, des bottes. » Ces bottes devaient servir pour la dernière scène du quatrième acte et compléter l'équipage de M. Du Bois, arrivant vraisemblablement en courrier. Nous renvoyons le

lecteur à un intéressant essai de mise en scène rationnelle de l'ouvrage, établi récemment par M. Jacques Arnavon et publié dans l'ouvrage suivant : *L'Interprétation de la Comédie classique. Le Misanthrope, mise en scène, décor, interprétation.* (Paris, Plon 1914, in-8°). Dans cet ingénieux travail, l'auteur qui a pris la peine de faire exécuter les dessins des décors qu'il croit indispensables, nous propose également de représenter l'action chez Célimène, mais, au premier acte sur la terrasse d'un bel hôtel, du second acte au quatrième inclus, dans un somptueux cabinet ouvrant sur une galerie, enfin, au cinquième acte, dans un parc attenant à la même demeure et découvrant la Seine avec Paris. La dernière partie du *Misanthrope* se jouerait de la sorte, soit au crépuscule, soit au clair de lune, prêtant aux vers du poète une mélancolie romantique qui n'eût certainement pas été du goût de Molière.

Page 10, vers 19 :

Et la plus glorieuse a des régals peu chers,...

Boileau citait ce vers comme un exemple du jargon qui se rencontre parfois dans Molière. « M. Despréaux, écrit Brossette, m'a dit, à ce propos, et à propos d'autres vers, qu'il avoit voulu souvent obliger Molière à corriger ces sortes de négligence, mais que ce dernier ne pouvait jamais se résoudre à changer ce qu'il avoit fait. » (Cf. *Correspondance entre Boileau et Brossette*, p. 515.)

Page 13, vers 9 :

Et crois voir en nous deux, sous mesmes soins, nourris...

L'édition de 1682, indique par des guillemets que ce vers et les trois suivants étaient alors supprimés à la représentation.

Page 16, vers 18 :

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne *si bien,...*

Variante (éd. de 1674, 1682 et 1734) :

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez *si bien.*

Page 21, vers 18 :

La *cousine Eliante auroit tous mes soupirs,...*

Variante (éd. de 1682 et 1734.)

Sa *cousine Eliante auroit tous mes souvirs,...*

Page 26, vers 7 :

Sonnet... *C'est un sonnet...* L'Espoir...

Cette pièce est, sans doute, un pastiche dont l'original nous manque. Selon Auger, qui en tenait l'indication de François de Neufchateau, le fameux sonnet d'Oronte, tant ridiculisé par Molière, ne serait autre qu'un poème inédit de Benserade. Malheureusement, l'anecdote est apocryphe.

Grimarest rapporte à ce propos que les premiers spectateurs du *Misanthrope* avaient été surpris à l'audition de ce sonnet.

« A la première lecture, dit-il, il le trouvèrent admirable ; ce ne furent qu'exclamations, et peu s'en fallut qu'ils ne trouvassent fort mauvais que le Misanthrope fît voir que ce sonnet étoit détestable... »

Page 28, vers 1 :

Et ne vous pas *mettre en dépense,...*

Variante (éd. de 1734) :

Et ne pas vous *mettre en dépense,...*

Page 28, vers 4 :

Morbleu ! *Vil complaisant, vous louez des sottises ?*

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Hé quoi ! *Vil complaisant, vous louez des sottises ?*

Page 31, vers 7 :

Croyez-moi, résistez à vos tentations,...

Variante (éd. de 1682, 1697, 1710, etc.) :

Croyez-moi résistez à vos intentions,...

Page 31, vers 16 :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

On a longtemps épilogué sur le sens de ce vers, la plupart des commentateurs se résignant mal à l'accepter tel que l'auteur l'écrivit. Il est certain que Molière a cherché ici l'équivoque et qu'il y a réussi. Au sens propre du mot, un cabinet était un petit meuble à tiroir, ou secrétaire, d'une matière et d'un travail généralement précieux, qui servait, le plus souvent, à ranger des papiers, des objets rares ou des livres.

Page 32, vers 7 de la Chanson : *O gué!*
L'édition de 1734 porte : *Oh gay!*

Page 34, vers 5 :

Je me passeray bien *que vous les approuviez.*

Variante (éd. de 1682 et 1734).

Je me passeray fort *que vous les approuviez.*

Page 35, vers 3 :

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le *un peu moins haut*...

Il faut lire :

Mais, mon petit Monsieur, prenez-l' *un peu moins haut*...

Page 43, vers 7 :

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt...

Il s'agit là d'un usage rappelé par tous les commentateurs, et que l'ancienneté rendait ridicule. Agrippa d'Aubigné y

fait allusion, en 1616, dans les *Aventures du baron de Fœneste*. Enfin, quarante ans après, en 1655, exactement, Scarron caractérisait ainsi un des héros de ses nouvelles : « Il se piquoit de belles mains et s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyoit le plus galant du monde. »

Page 43, vers 13 : *Rheingrave*, ou *Rhingrave*, se disait, selon le *Dictionnaire de Furetière*, d'une culotte ou haut-de-chausse, fort ample, attachée aux bas avec plusieurs rubans, dont la mode venait d'être importée en France par un prince allemand. On trouve, dans l'inventaire après décès, des habits de ville à l'usage du défunt Molière, la mention d'un « juste-à-corps (*sic*) de rhingrave, de drap d'Hollande, musc, avec une veste de satin de la Chine, blanc, les jarretières et bas de soie, avec une garniture de satin. »

Page 46, vers 4 :

Et l'on n'a veu jamais un amour *si grondeur*.

Variante (éd. de 1674, 1682, 1734) :

Et l'on n'a veu jamais un amant *si grondeur*.

Page 47, vers 6 :

Vous avez des regards *qui ne sçauroient me plaire*.

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Vous avez des égards *qui ne sçauroient me plaire*.

Page 52, vers 7 :

Parbleu ! s'il faut parler de *gens extravagans*.

Variante (éd. de 1674, 1682 et 1734) :

Parbleu ! s'il faut parler des *gens extravagans*.

Page 53, vers 1 :

Timante, encor, Madame est un bon caractère,...

Dans les notes, accompagnant la Correspondance avec Boileau, (p. 523), Brossette nous a fait connaître le modèle que Molière s'est plu à observer pour ce mince personnage. Il s'agit simplement d'un M. de Saint Gilles, le même qui soutint contre La Fontaine une célèbre gageure d'où sortit la *Dissertation de Boileau sur la Joconde*. « C'étoit, au dire de Brossette, un homme de la vieille cour qui aimoit fort Molière, et qui l'importunoit souvent sans s'en apercevoir. Saint Gilles étoit un homme fort mystérieux, qui ne parloit jamais que tout bas et à l'oreille, quelque chose qu'il eût à dire. » Il ne faut pas le confondre avec l'auteur de *La Muse Mousquetaire*.

Page 54, vers 14 :

Qu'elle grouille aussi peu *qu'une pièce de bois*.

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Qu'elle s'émeut autant *qu'une pièce de bois*.

Page 56, vers 4 :

On voit qu'il se travaille *à dire de bons mots*.

Variante (éd. de 1682) :

On voit qu'il se fatigue à *dire de bons mots*.

Page 57, vers 16 :

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

Ce vers et ceux qui précèdent furent particulièrement appliqués à Montausier, lors des premières représentations.

Page 61, vers 3 :

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur *est extrême,...*

Variante (éd. de 1734) :

C'est ainsi qu'un amant dont l'amour *est extrême,...*

Page 61, vers 4 :

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Cette tirade d'Éliante est une imitation d'un morceau du livre IV *De la Nature*, de Lucrèce (vers 1149-1166). Disciple de Gassendi, Molière, on le sait, avait essayé de traduire le grand poète latin. C'est tout ce qui nous reste de son intéressante tentative. Voyez la notice consacrée par Paul Mesnard à cette traduction perdue, dans l'édition des « Grands Ecrivains », t. V, p. 557.

Page 62, vers 6 :

Il porte une jaquette à grand'basques plissées...

Cette jaquette à grandes basques, était selon Bret, l'uniforme des exempts des maréchaux. La coutume du temps voulait que le tribunal des maréchaux intervînt et réglât pacifiquement toutes les affaires d'honneur qui éclataient entre gentilshommes. Nul ne pouvait se soustraire à son arbitrage.

Page 66, vers 4 :

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Une note de Brossette, rapportée par Ciceron-Rival, (Cf. *Recréations littéraires*, pp. 24-25) nous rappelle l'origine de ce vers. « Molière, dit-il, engageait un jour Boileau à épargner Chapelain dans ses satires, sous prétexte que ce poète étoit fort aimé de Colbert et du Roi lui-même : — « Oh ! le Roi et M. Colbert feront ce qui leur plaira, repartit Boileau, brusquement ; mais à moins que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *La Pucelle*, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie et l'employa ensuite fort à propos (*Le Misanthrope*, acte II, scène dernière). » Les commentateurs ne se firent point faute de répandre cette boutade, ajoutant, par surcroit, que Boi-

leau prétendait avoir servi de modèle au poète, dans toute la scène du sonnet, sous les traits bourrus d'Alceste.

Page 66, vers 5 et 6 :

Par la *sangbleu! Messieurs, je ne croyois pas estre*
Si plaisant que je suis...

Variante (éd. de 1674 et 1682).

Par le *sang bleu! Messieurs, je ne croyois pas estre*
Si plaîsant que je suis...

Boileau avait gardé un souvenir très vif de la façon dont l'auteur interprétait ces deux vers. « Molière en récitant cela — dit Brossette — l'accompagnoit d'un ris amer si piquant que M. Despréaux, en faisant de même, nous a fort réjouis. » C'est, malheureusement, la seule indication que nous possédions sur le jeu de Molière, dans *Le Misanthrope*.

Page 70, vers 14 : *des bas*. L'édition de 1734 porte : *des ah*. Ce vers et les trois qui précèdent, sont désignés dans l'édition de 1682, comme ne devant pas être dits à la représentation.

Page 70, vers 22.

Qu'on peut, par tout pays, estre content de soy.

Selon Aimé Martin, ce portrait d'Acaste, tracé par lui-même, désignait le duc de Lauzun.

Page 78, vers 10 :

Que l'air dont vous viviez *vous faisoit un peu tort.*

Variante (éd. de 1674, 1682 et 1734) :

Que l'air dont vous vivez *vous faisoit un peu tort.*

Page 89, vers 12 :

Ouy, je veux que de *tout vos yeux vous fassent foy :*

Variante (éd. de 1682, 1697, 1710, 1733, etc) :

Ouy, je veux que du *tout vos yeux vous fassent foy.*

Page 94, vers 17.

C'est de dire, croyant adoucir bien *son stile.*

Variante (éd. de 1734) :

C'est de dire croyant adoucir mieux *son style.*

Page 96, vers 17.

S'il falloit que d'un *autre on couronnât les feux...*

Variante (éd. de 1734) :

S'il falloit que d'une *autre on couronnât les feux...*

Page 97. Scène II. *Alceste, Eliante, Philinte.* La plupart des critiques, en relevant les plus beaux passages du *Misanthrope,* n'ont pas manqué de rappeler que quelques-uns de ceux-ci ne sont que des emprunts à une autre pièce de Molière, *Dom Garcie de Navarre,* qui, représentée le 4 février 1661, sur le Théâtre du Palais Royal, reçut un accueil assez froid. La présente scène, renferme, ainsi que les deux suivantes, de nombreux vers, voire même de courts morceaux appartenant au troisième acte (scène I) et au quatrième acte (scènes II, IV, V et VIII) de cette comédie, et dont le poète sut, en les réimprimant, tirer un heureux parti.

Page 100, vers 16 :

Et vous pourrez *quitter ce désir de vengeance.*

Variante (éd. de 1734) :

Et vous pouvez *quitter ce désir de vengeance.*

Page 104, vers 5 :

Mais pour le mettre à bout, j'ay des moyens tout *prêts...*

Variante (éd. de 1675, 1684, 1697 et 1734) :

Mais pour le mettre à bout, j'ay des moyens tous *prêts...*

Page 105, vers 1 :

Pourquoy désavouer un billet de ma main.

Si l'on accorde quelque confiance au pamphlet publié sous ce titre : *La Fameuse Comédienne, ou Histoire des intrigues amoureuses de Molière*, l'auteur n'aurait fait que transporter au théâtre une scène de son intérieur. L'abbé de Richelieu avait, dans un but vindicatif, fait tenir à Molière un billet écrit par sa femme au comte de Guiche. Notre poète qui croyait tenir de la sorte une preuve de l'infidélité d'Armande Béjart, provoqua une explication à la suite de laquelle, convaincu de l'innocence et de la fidélité de cette dernière, il fit excuser son emportement. Cette situation a été traitée assez ingénieusement dans une comédie intitulée : *La première du Misanthrope*, par MM. Adolphe Aderer et A. Ephraïm, qui fut représentée sur la scène de l'Odéon, en janvier 1886.

Page 105, vers 10 :

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un *autre...*

Variante (éd. de 1682, 1692, 1730, etc.) :

Mais je veux consentir qu'elle soit pour une *autre...*

Page 113, vers 4 :

Qu'il faudroit, pour le lire, estre pis que *démon.*

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Qu'il faudroit pour le lire, estre pis qu'un *démon.*

Page 120, vers 18 :

Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !

« Les hypocrites, dit Grimarest dans sa *Vie de Molière* (éd. de 1705, p. 186) avaient été tellement irrités par *Le Tartuffe*, que l'on fit courir dans Paris un livre terrible que l'on mettoit sur le compte de Molière, pour le perdre. C'est à

cette occasion qu'il mit dans *Le Misanthrope* les vers suivants :

Il court parmy le monde un livre abominable, etc. »

Aucun autre témoignage n'est venu confirmer le récit de Grimarest.

Page 122, vers 4 :

Et pour vostre *procès, dont vous pouvez vous plaindre...*

Variante (éd. de 1682) :

Et pour nostre *procès, dont vous pouvez vous plaindre...*

Page 132, 1re ligne de la lettre :

Vous estes un étrange homme de condamner...

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Vous estes un étrange homme, Clitandre, *de condamner...*

Page 132, ligne 5 :

... Je ne vous la *pardonneray...*

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

... Je ne vous le *pardonneray...*

Page 132, ligne 9 :

... depuis que je l'ay vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds...

« Molière, dit Grimarest (*op. c.*, p. 189) ne voulut point ôter du *Misanthrope* ce « grand flandrin qui crachoit dans un puits... » que Madame défunte lui avoit dit de supprimer lorsqu'il eut l'honneur de lire sa pièce à cette princesse. Elle regardoit cet endroit comme un trait indigne d'un si bon ouvrage ; mais Molière avoit son original, il vouloit le mettre sur le théâtre... »

Page 132, ligne 16 :

« *Pour l'homme aux rubans verts...* »

On sait qu'à cette époque les jeunes seigneurs qui se piquaient de suivre la mode se montraient parés, ainsi que les dames, de nœuds et de rubans. C'est par une ironie, qui convient parfaitement au caractère de son rôle, qu'Alceste paraît en un simple négligé, avec des rubans verts sur un habit gris. En réalité, le vert semble avoit été la couleur recherchée par Molière. L'inventaire établi après la mort du poète et publié par Eudore Soulié (1) ne laisse aucun doute sur la tenue que Molière avait adoptée pour son personnage. On y lit ce qui suit : « *Item*. Une... boîte où sont les habits de la représentation du *Misanthrope*, consistant en haut de chausses et juste-au-corps de brocart, rayé or et soie gris, doublé de tabis, garni de ruban vert ; la veste de brocart d'or, les bas de soie et jarretières. »

Page 133, ligne 5 :

Et pour l'homme à la veste...

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

Et pour l'homme au sonnet...

Page 134, vers 8 :

Ont, pour se consoler, des cœurs du *plus haut prix*...

Variante (éd. de 1682 et 1734) :

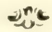
Ont, pour se consoler des cœurs de *plus haut prix*...

Page 136, vers 5 :

Mon cœur a beau vous voir prendre *icy sa querelle*...

Variante (éd. de 1674) :

Mon cœur a beau vous voir plaindre *icy sa querelle*...



(1) Documents publiés à la suite des *Recherches sur Molière*, p. 276.



LE MISANTHROPE

JUGÉ PAR

J.-J. ROUSSEAU

MDCCLVIII

Fixé depuis peu dans sa retraite de Montlouis, à Montmorency, Jean-Jacques Rousseau résolut en 1758, de défendre la ville de Genève contre l'invasion du Théâtre dont elle était menacée. Il écrivit et fit paraître alors cette fameuse *Lettre à d'Alembert*, dans laquelle il ne se proposait pas seulement de défendre une idée morale, mais encore de révéler son propre génie méconnu. On a dit tout ce qu'il convenait de dire, et plus encore peut-être, sur cet écrit. Nous n'y reviendrons pas. Jamais, on le sait, Rousseau ne s'engageait dans une cause sans la pousser jusqu'à l'extrême. Loin de combattre le rigorisme du grand écrivain génevois — que, pourtant, nous ne partageons pas — nous nous ferons, au contraire, un devoir de reproduire ici une des parties essentielles de son

ouvrage, celle qu'il consacra à la critique du *Misanthrope*. Il serait piquant, sans nul doute, de réunir, à propos de la comédie de Molière, les opinions des pessimistes et de tous les esprits enclins à la misanthropie. Dans l'impossibilité de réaliser ce dessein, qu'il nous soit permis, toutefois, de faire place au jugement de celui qui, à juste titre, s'est considéré comme l' « honnête homme » le plus persécuté de son temps. Il y a tant de ressemblance entre le rôle d'Alceste et la personnalité de Rousseau, qu'on peut dire que ce dernier se trouva découvert et comme percé à jour. Il semble qu'en créant son inoubliable modèle, Molière ait pressenti l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*. Rousseau ne pouvait, certainement, savoir aucun gré à Molière de l'avoir ainsi révélé, et, plus encore, ridiculisé à ses propres yeux.

La première édition de la *Lettre sur les Spectacles* parut en 1758, avec ce titre : *J.-J. Rousseau, citoyen de Genève à M. d'Alembert, de l'Académie Française, etc... sur son article Genève, dans le septième volume de* l'Encyclopédie, *et particulièrement sur le projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette ville. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, MDCCLVIII, in-8°* (XVIII + 264 pp. + 4 pages pour un erratum.) La préface des pages relatives au *Misanthrope*, est datée de Montmorency, le 20 mars. L'ouvrage fut réimprimé en 1759 et en 1763, ainsi que dans les éditions collectives de Rousseau.

AD. B.



FRAGMENT
DE LA
LETTRE A D'ALEMBERT

Je trouve que cette comédie [*Le Misanthrope*] nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Molière a composé son théâtre, et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle, et sur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; et, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste dans cette pièce est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le

porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices : [puisque, toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité.] Le vrai misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire, il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie italienne une pièce intitulée : *La Vie est un songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette pièce, voilà le vrai misanthrope.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Molière? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains ; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre père aime mieux les enfants d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci et ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentiments du misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il (1)? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment et tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa

(1) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoire, et n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations et renverser l'ordre des pièces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle pièce, mais de l'esprit général du théâtre, que j'ai bien étudié. (*Note de l'Auteur*).

colère. Il est naturel que cette colère dégénère en emportement et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause :

Les uns, parce qu'ils sont méchans :
Et les autres, pour estre aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons ni flatteurs, il aimeroit tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt, les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car, au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants, et flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas à la vérité lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pièces de Molière, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là, quoique Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur et fait honneur à son caractère.

Quoique Molière fît des pièces répréhensibles, il étoit personnellement honnête homme, et jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité. Il y a plus : Molière a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre à la première représentation, de n'avoir pas été sur le sonnet de l'avis du misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur.

Cependant, ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule ; il l'est en effet à certains égards, et ce qui démontre que l'intention du poète est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la pièce : un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons, de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler et faire sortir d'une manière comique les emportements de l'autre ; et le tort de Molière n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colère et bilieux,

mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du misanthrope n'est pas à la disposition du poète, il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une âme grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée servent encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, agrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent et concentrent l'amour-propre ; et de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son âme qu'à des sentiments dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent faible, injuste, déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, et qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au misanthrope, et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du misanthrope doit

porter ses défauts, et voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très bien placées ; mais ce caractère âpre et dur, qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même temps de tout chagrin puéril qui n'a nul fondement raisonnable et de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchants, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie et non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de faibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Molière a mal saisi le misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le désir de faire rire aux dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

> Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,
> Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester (1).

Un misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; et il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scène avec Dubois (2), plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique et froid, parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le misanthrope et l'homme emporté sont deux caractères très différents : c'étoit là l'occasion de les distinguer. Molière ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet auteur d'avoir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, et peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa pièce, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, et dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens si paisibles sur les injustices publiques sont toujours ceux qui font le plus de bruit au

(1) Acte V, scène I.
(2) Acte IV, scène IV.

moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi longtemps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandais qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que n'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin, le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, et que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet ; mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, et l'intention de l'auteur étoit qu'on rît aux dépens du misanthrope (1).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du sonnet :

> La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
> En eusses-tu fait une à te casser le nez !

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte ; il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chanson du roi Henri pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un

(1) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau *Misanthrope*, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Molière, et sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît : car, quoi qu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes. (*N. de l'A.*)

moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes et Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris même en grondant un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu! vil complaisant! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en colère. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; et voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie, est que les charges étrangères que l'auteur a données au rôle du misanthrope l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi, tandis que dans toutes ses autres pièces les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtrale. La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser et user de détours pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le misanthrope : c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement : « Votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu » ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du misanthrope et de ses *Je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit : *Et que dis-tu donc, traître?* qu'avoit-il à répliquer? En vérité, ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car si l'on se permet le premier ménagement et la première altération de vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour?

L'ami d'Alceste doit le connaître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes,

de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un juge! Il ne faut pas être misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir et alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes et alors il veut le séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge qui doit connaître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi, Or, je dis qu'engager un juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; et qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le misanthrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien; et que son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, et produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne et silencieuse d'Alceste, et ensuite la censure intrépide et vivement apostrophée de la conversation chez la coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour.

Ici l'auteur a marqué fortement la distinction du médisant et du misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre et mordant, abhorre la calomnie et déteste la satire. Ce sont les vices

publics, ce sont les méchants en général qu'il attaque. La basse et secrète médisance est indigne de lui, il la méprise et la hait dans les autres ; et quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène, parce qu'il est là ce qu'il doit être, et que, s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais en général on ne peut nier que, si le misanthrope étoit plus misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise et sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quelquefois son caractère ; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore, c'est que le misanthrope de théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, et, par conséquent tempérer sa droiture et ses manières par quelques-uns de ces égards de mensonge et de fausseté qui composent la politesse, et que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; et c'est ce qu'il paraîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout à fait sage.

On a peine à quitter cette admirable pièce, quand on a commencé de s'en occuper ; et plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les comédies de Molière celle qui contient la meilleure et la plus saine morale, sur celle-là jugeons des autres ; et convenons que, l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux

que le mal même ; en ce qu'il séduit par une apparence de raison ; en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité ; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu ; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.





TABLE

Pages

ACTE TROISIÈME

ACTE QUATRIÈME

ACTE CINQUIÈME

APPENDICE



CE LIVRE, LE ONZIÈME DE LA
COLLECTION DU « THÉATRE D'ART »,
A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER.
TIRÉ A MILLE NEUF CENT TRENTE EXEMPLAIRES, SOIT : 50 EX.
SUR GRAND VÉLIN TEINTÉ (DONT SEPT HORS COMMERCE)
NUMÉROTÉS DE 1 A 43 ET DE 44 A 50; ET 1880 EX.
SUR PAPIER VÉLIN DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT
100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 51 A 1830, ET DE
1831 A 1930, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER PAR L'IMPRIMERIE LUX, A PARIS
LE XXVI SEPTEMBRE MCMXXIII. LES ORNEMENTATIONS
TYPOGRAPHIQUES ET LES VIGNETTES ONT ÉTÉ DESSI-
NÉES PAR A. GÉRARDIN ET MAURICE
DE BECQUE, ET GRAVÉES SUR BOIS
PAR G. AUBERT ET P. BAUDIER.

